



UvA-DARE (Digital Academic Repository)

La survivance de Michelet

Historiographie et politique en France depuis 1870

Creyghton, C.M.H.G.

Publication date

2016

Document Version

Other version

License

Other

[Link to publication](#)

Citation for published version (APA):

Creyghton, C. M. H. G. (2016). *La survivance de Michelet: Historiographie et politique en France depuis 1870*.

General rights

It is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), other than for strictly personal, individual use, unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

Disclaimer/Complaints regulations

If you believe that digital publication of certain material infringes any of your rights or (privacy) interests, please let the Library know, stating your reasons. In case of a legitimate complaint, the Library will make the material inaccessible and/or remove it from the website. Please Ask the Library: <https://uba.uva.nl/en/contact>, or a letter to: Library of the University of Amsterdam, Secretariat, Singel 425, 1012 WP Amsterdam, The Netherlands. You will be contacted as soon as possible.

9. Entre fonds de références politiques durable et objet d'étude dépolitisée

L'écrivain Michelet

La question de l'actualité de Michelet ne se pose pas seulement aux historiens. Comme l'histoire, malgré tout, s'entrelace intimement au domaine politique, la cultivation de la mémoire de Michelet par des historiens continue à être liée aux interrogations et besoins du politique. Si Michelet n'est plus au xx^e siècle, comme il l'a été aux débuts de la Troisième République, omniprésent dans le discours politique, puisque les questions qui se posent ne sont souvent plus celles de cette époque-là ni celles de Michelet, sa référence resurgit pourtant de façon récurrente. La distinction qu'Aleida Assmann a faite entre la mémoire collective comme « canon » et comme « archive » peut aider à comprendre cette dynamique.¹ Le canon, c'est la mémoire active, la mémoire présente et agissante sur le présent, qu'on entretient régulièrement, car elle est constitutive pour une identité collective. L'archive, par contre, c'est le fonds mémoriel devenu inactuel, le « dépôt » dérobé à l'attention publique, à mi-chemin entre mémoire et oubli, mais qui reste disponible et peut être un jour rappelé à l'actualité. Quand il s'agit du politique, Michelet passe à partir des années 1920 dans l'archive, mais il peut toujours être ramené dans la mémoire active si quelqu'un le juge opportun, comme Febvre l'avait fait au moment de l'Occupation en lui dédiant ses cours. L'invocation politique se raréfie donc, mais sans disparaître complètement.

1 Aleida ASSMANN, « Canon and Archive », in Astrid ERLI et Ansgar NÜNNING *Cultural Memory Studies. An International and Interdisciplinary Handbook*, Berlin, New York, Walter de Gruyter, coll. « Media and Cultural Memory », n° 8, 2008, p. 97-107.

Parallèlement à cela, Michelet reste pourtant d'actualité dans le domaine littéraire. De plus en plus, il est considéré, au cours du XX^e siècle, comme écrivain et non historien, un littéraire, et non un savant ou un praticien d'une discipline scientifique. Une signe en est la parution en 1931 de *Jeanne d'Arc* dans une collection de « Grands romanciers ». ² Le premier à faire la distinction entre le Michelet auteur littéraire qu'il estime et le Michelet historien qu'il juge dépassé est Hippolyte Taine. Or, tandis que ce dernier, ou plus encore Charles-Victor Langlois, a employé ce qualificatif de façon péjorative, le fait que Michelet soit aussi, voire en premier lieu, un écrivain littéraire se change au XX^e siècle en atout. Si au niveau scientifique et malgré les affirmations du contraire des « nouveaux » historiens, il est en grande partie dépassé, il reste canonique pour ses qualités littéraires. Pour maints auteurs littéraires s'inspirant de lui, la question de la valeur scientifique de son œuvre n'est tout simplement pas intéressante, ni d'ailleurs son message politique. Ce qui importe, c'est la façon dont il inspire leur création littéraire. Il s'opère alors, à travers cette réception littéraire, une certaine dépolitisation quoique jamais totale de Michelet. La coexistence de ces deux tendances divergentes et leur dynamique sera l'objet de ce chapitre, où, comme dans les autres chapitres, il ne s'agira pas de répertorier toutes les allusions à Michelet, mais de dégager à travers quelques personnages ou moments-clés les grandes lignes de l'interprétation.

Michelet a toujours été présent de façon intertextuelle chez des auteurs littéraires divers comme Émile Zola, Marcel Proust ou Romain Rolland. Ce dernier, dont les drames sur la Révolution peuvent être considérés comme des adaptations théâtrales de *l'Histoire de la Révolution française*, connaissait l'œuvre michelétienne par son maître à l'École normale supérieure, Gabriel Monod. ³ Après ces trois écrivains, Michelet est une source d'inspiration pour des auteurs allant de Georges Bataille à Pierre Michon, dont le roman *Les Onze* sur le peintre fictif Corentin et le Comité de salut public contient de longs passages de pastiche de Michelet et même des emprunts textuels. ⁴ Tandis que Michon assimile en particulier *l'Histoire de la Révolution française*, une des œuvres les plus

2 Jules MICHELET, *Jeanne d'Arc*, illustré par Henri FAIVRE, Paris, Hachette, coll. « Grands romanciers », 1931.

3 Romain ROLLAND, *Théâtre de la Révolution : Le 14 juillet ; Danton ; les Loups*, Paris, Hachette, 1909. Voir aussi : *Ibid.*, *Le théâtre du peuple. Numéro spécial de : Cahiers de la quinzaine*, 5^{ème} série, n° 4, 1903, p. 82-83. Proust lui dédie un de ses pastiches de l'Affaire Lemoine : Marcel PROUST, « Pastiches et mélanges », in *Ibid.*, *Contre Sainte-Beuve, précédé de « Pastiches et mélanges », et suivi de « Essais et articles »*, Pierre CLARAC et Yves SANDRE (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 229, 1971, p. 27-28. Pour la référence michelétienne dans *À la recherche du temps perdu*, voir : Jonathan Paul MURPHY, « Proust and Michelet. Intertextuality as Aegis », *French Studies*, 53-4, 1999, p. 417-429. Sur Zola et Michelet : Marcel CRESSOT, « Zola et Michelet. Essai sur la genèse de deux romans de jeunesse : « La Confession de Claude », « Madeleine Féral » », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 35-3, 1928, p. 382-389.

4 Pierre MICHON, *Les Onze*, Lagrasse, Verdier, 2009.

consacrées par la réception politique et historique de Michelet, d'autres vont puiser dans des œuvres moins canonisées publiquement. Les œuvres d'histoire naturelle, best-sellers du milieu du XIX^e siècle mais moins importants pour la discipline historique ou le domaine politique et convenant mal au discours sur la nature de plus en plus scientifique voire mécaniste, vont être redécouvertes comme fonds langagier révélant une conception du monde à la fois extrêmement spirituelle et charnelle. Ce nouvel intérêt s'exprime au niveau matériel par la parution, dans les années 1930-1950, de plusieurs éditions de luxe illustrées.⁵ Des auteurs qui ont traversé l'œuvre de Friedrich Nietzsche et de Sigmund Freud, vont lire Michelet pour sa vision sexualisée de la nature et de l'homme, qui en rétrospective semble annoncer déjà ces deux penseurs de l'irrationnel, de l'inconscient, et du corps exalté. *La sorcière* n'a jamais été autant lu que dans les années 1950-1980, quand il va inspirer non seulement une certaine histoire des mentalités populaires et de la marginalité, mais aussi une pensée subversive de la féminité qui fera son chemin dans les études de genre. En 1946 déjà, Bataille l'avait préfacé, reliant l'explication que donne Michelet du phénomène de la sorcellerie à sa propre pensée sur le Mal et le maléfice comme l'envers irréductible de la société organisée.⁶ Roland Barthes, qui est discuté plus loin en raison de son importance capitale dans le renouveau des études michelétistes, écrira la sienne en 1959. À côté du Michelet historien national, prophète de la liberté, pédagogue de la république et précurseur d'une histoire synthétique apparaît donc un Michelet plus érotique, plus dangereux, plus sauvage surtout.

Cette sensibilité pour les côtés plutôt littéraires, philosophiques et psychologiques de l'œuvre de Michelet éveille aussi l'intérêt de chercheurs spécialistes de la littérature. Tandis que, après Gabriel Monod et Lucien Febvre, les historiens, qui continuent à invoquer Michelet de façon usuelle, ne le font le plus souvent pas un objet de recherches, les littéraires eux produiront, à partir des années 1920, un corpus d'études spécialisées qui se développe particulièrement dans les années 1970. Dans beaucoup de cas, ces recherches sont entreprises en relation avec les grands projets d'édition critique des œuvres et des papiers de Michelet. Parfois aussi, elles sont à rapprocher de l'attention grandissante pour le caractère langagier et littéraire de l'écriture historique dans le sillage de la parution en 1973 de *Metahistory* de Hayden White. Cet ouvrage, jamais traduit en français et aux implications relativistes par rapport auxquels la plupart des

5 Les éditions de *L'oiseau* peuvent servir d'exemple : Jules MICHELET, *L'oiseau*, illustré par Henri FAIVRE, Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque des écoles et des familles », 1931 ; *Ibid.*, *L'oiseau*, illustré par Jean DE LA FONTENELLE, Paris, Delagrave, 1936 ; *Ibid.*, *L'oiseau*, illustré par André JACQUEMIN, Paris, Les bibliophiles de France, 1952.

6 Georges BATAILLE, « Préface », in Jules MICHELET, *La sorcière*, Ad. VAN BEVER (éd.), Paris, Editions des Quatre-Vents, 1946, p. 7-18, reprise dans : Georges BATAILLE, *La littérature et le mal. Emily Brontë, Baudelaire, Michelet, Blake, Sade, Proust, Kafka, Genet*, Paris, Gallimard, 1967, p. 67-80.

historiens se montrent très réticents, a eu malgré tout un grand retentissement, notamment par le biais de Paul Ricœur, qui lui aussi a prôné pendant un temps cette approche « narrative » de l'historiographie.⁷ Une troisième circonstance qui a suscité la grande curiosité des chercheurs venant des études littéraires et culturelles a été l'ouverture et la publication du journal de Michelet, qui a révélé sa vie la plus intime, sa psyché et ses obsessions et qui a ainsi permis de dresser un tout autre portrait de lui.

Ces trois développements ne constituent cependant pas le début de l'intérêt littéraire de Michelet. En fait, cet intérêt a toujours existé, mais devient plus manifeste pour le public aux moments où son intérêt politique, en général plus résonnant, se fait moins sentir. Les acteurs historiques le constatent eux-mêmes au moment du cinquantenaire de la mort de Michelet. La célébration doit avoir lieu en février 1924, l'un des derniers mois de la législature de la « Chambre bleu horizon » à un moment de grave crise économique et financière. Maurice Barrès, ce passionné de Michelet de la droite, est décédé en décembre de l'année précédente et le projet de panthéonisation, pourtant voté au Sénat en mars 1923, est à nouveau mis en veilleuse.⁸ La gauche, en revanche, vient juste d'accepter bon gré mal gré un cartel pour éviter que ses divisions internes ne fassent le jeu de la droite nationaliste aux élections. Elle est peu encline à fêter un personnage dont le nom a autant servi le bourrage de crâne pendant la guerre. Ce n'est qu'en mai qu'elle prend la relève dans la Chambre, victoire qu'elle fêtera le 23 novembre 1924 avec le transfert des cendres de Jean Jaurès au Panthéon. Mais pour commémorer Michelet, en février, il n'y a donc personne dans le monde politique. Restent les littéraires, les lecteurs, les enthousiastes privés.

Dans le milieu de la critique littéraire, on est cependant bien conscient du cinquantenaire. Plusieurs journaux s'y consacrent : *Le Temps* sort à la une un plaidoyer pour l'actualité de Michelet, où s'exprime le vœu que celui-ci suscite bientôt de nouveau la sympathie après les offensives des « détracteurs du romantisme » de l'Action française.⁹ Paul Seippel, dans le *Journal de Genève*, déplore le fait que les « pouvoirs publics ont refusé de s'associer [au cinquantenaire de la mort de Michelet]. [...] parce qu'avec son enthousiasme libéral, son amour du peuple, sa profonde méfiance de l'Église, il est plus compromettant encore que Renan. Aussi le laisse-t-on tomber ».¹⁰ En revanche, dans l'*Écho de*

7 Hayden WHITE, *Metahistory: The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore, Londres, 1973 ; Paul RICOEUR, *Temps et récit*, 3 vols., Paris, Seuil, 1983-1985. Sur ce paradigme « narrative » dans l'historiographie et la philosophie de l'histoire : Zoltán Boldizsár SIMON et Jouni-Matti KUUKKANEN, « Introduction. Assessing Narrativism », *History and Theory*, 54-2, 2015, p. 153-161.

8 Voir le chapitre 5.

9 J.B., « Le cœur de Michelet », *Le Temps*, 7 février 1924.

10 Paul SEIPPEL, « Genève et Michelet », *Journal de Genève*, 19 février 1924.

Paris, qui commémore Michelet en lui consacrant presque une page entière, Gerard Bauër juge cela plutôt une bonne chose : « C'est le bienfait de ces commémorations, quand elles demeurent dans le domaine de la littérature et de la libre critique, d'assigner leurs vraies places aux gloires qui en sont l'objet ».¹¹ Critiquant ainsi implicitement les grandes manifestations de 1898, il considère qu'une commémoration moins marquée par un « esprit partisan » mènera à une appréciation plus vraie de Michelet. Le critique du *Temps* Émile Henriot est du même avis et saisit l'occasion d'appeler à une grande campagne éditoriale des papiers de Michelet.¹² Tandis qu'il salue la publication longtemps attendue des cours de Monod en 1923, il se plaint de l'indisponibilité en librairie d'une grande partie de l'œuvre de Michelet qui rend difficile son étude. Cette difficulté s'accroît encore par les soupçons, existant depuis longtemps et nourris par le livre de Monod, qu'une partie des éditions des papiers de Michelet faites par sa femme sont sujettes à caution. Des éditions critiques et des recherches dans les papiers de Michelet doivent permettre d'enfin trancher cette question.

Ce souhait, quoique il soit impossible de le réaliser pour ce qui est des papiers personnels encore sous scellés jusqu'à 1950 à l'Institut, n'a pas été en vain ; il traduit plutôt une hausse d'intérêt philologique déjà en train de se réaliser. Paul Sirven publie cette même année un recueil de lettres de Michelet à Alfred Dumesnil et Eugène Noël.¹³ À Oxford, Gustave Rudler travaille à son étude sur *Jeanne d'Arc* à paraître deux ans plus tard.¹⁴ Son collègue Lucien Refort, professeur ès lettres au Lycée Carnot, publie en 1923 deux études sur le style littéraire de l'historien et prépare des éditions critiques du *Peuple*, du *Tableau de la France* et de *La sorcière* à paraître dans les années 1946-1952.¹⁵ Il revendique l'approche littéraire, trop peu éprouvée encore selon lui, de l'œuvre historique de Michelet, car « l'étude grammaticale du texte est susceptible, à elle seule, de nous apporter sur sa véritable personnalité des indications aussi précieuses (si non plus) que l'histoire de ses idées ».¹⁶ La commémoration de 1924 en est donc

11 Gerard BAUËR, « Jules Michelet », *L'Écho de Paris*, 7 février 1924 (d'où provient la citation) ; Jean-Louis VAUDOYER, « Michelet et l'art », *L'Écho de Paris*, 7 février 1924.

12 Émile HENRIOT, « Dans les papiers de Michelet », *Le Temps*, 5 février 1924.

13 Jules MICHELET, *Lettres inédites à Alfred Dumesnil et à Eugène Noël (1841-1871)*, Paul SIRVEN (éd.), Paris, Presses universitaires de France, 1924.

14 Charles RUDLER, *Michelet, historien de Jeanne d'Arc*, 2 vols., Paris, Presses universitaires de France, 1926. Voir aussi le chapitre 6.

15 Lucien REFORT, *L'art de Michelet dans son œuvre historique (jusqu'en 1867)*, Paris, E. Champion, 1923 ; *Ibid.*, *Essai d'introduction à une étude lexicologique de Michelet*, Paris, E. Champion, 1923 ; Jules MICHELET, *Tableau de la France*, Lucien REFORT (éd.), Paris, Les Belles Lettres, coll. « Les textes français. Collection des Universités de France », 1934 ; *Ibid.*, *Le peuple*, Lucien REFORT (éd.) Paris, Librairie Marcel Didier, coll. « Société des textes français modernes », 1946 ; *Ibid.*, *La sorcière*, 2 vols., Lucien REFORT (éd.), Paris, Marcel Didier, coll. « Société des textes français modernes », 1952-1956.

16 L. REFORT, *L'art de Michelet dans son œuvre historique (jusqu'en 1867)*..., *op. cit.*, p. 1.

une par des littéraires : non pas une occasion de festivités ou de manifestations publiques, mais d'éditions et d'études. Elle marque ainsi le passage de Michelet de l'espace public vers le domaine plus clos des études littéraires. Cette réception littéraire de Michelet entraînera de nouveaux questionnements – le souci du texte correct et authentique, l'étude de la langue et des moyens stylistiques et la caractérisation du génie créateur de l'écrivain –, une nouvelle canonisation et la création d'une nouvelle image de lui.

Roland Barthes, cartographe de réseaux textuels

Un des maillons les plus importants du développement des recherches littéraires de Michelet est l'étude que Roland Barthes fait de lui. Il se plonge dans l'œuvre de Michelet pendant ses longs séjours forcés au sanatorium où, tuberculeux, il doit se faire soigner de l'âge de vingt-cinq à trente et un ans.¹⁷ Sorte de Montagne Magique qui l'isole du monde extérieur où fait rage la Seconde Guerre mondiale, il échappe aux dilemmes politiques et moraux auxquels sa génération est confronté et y mène la vie recluse du lecteur qui lui permet malgré le sentiment de vacuité de jeter les bases de son œuvre. À côté de Sartre, Camus, Marx, il lit intégralement Michelet et systématise ses notes sur lui sur des centaines de fiches, qu'il classe et reclasse selon des thématiques communes, des motifs récurrents, la circulation des idées à travers les textes. Pendant un certain temps, il songe à faire une thèse sur Michelet, projet qu'il abandonne, mais dont le petit livre intitulé *Michelet par lui-même* qu'il publie en 1954 peut être considéré comme le tronçon. Enchaînement de commentaires fragmentaires et de morceaux de Michelet, le livre reproduit le travail des fiches et détermine ce qui deviendra ensuite la méthode d'écriture de Barthes. Durant toute sa carrière d'écrivain, Michelet continue à resurgir. On peut en conclure que la longue étude de Michelet, quoique souvent négligée un peu dans la littérature sur Barthes, a été fondamentale pour son cheminement intellectuel.¹⁸ Avant tout littéraire, sa lecture de Michelet est absolument novatrice. Elle diffère radicalement de l'interprétation que Febvre, en toute publicité, fait dans ces mêmes années de l'historien romantique. D'où l'incompréhension et les critiques hostiles dont

17 Pour la biographie sur Barthes et sa façon de travailler : Louis-Jean CALVET, *Roland Barthes, 1915-1980*, Paris, Flammarion, 1990.

18 Cette négligence du rôle de Michelet dans la pensée de Barthes est par exemple flagrante chez Éric Marty, qui qualifie *Michelet par lui-même* d'« une œuvre en retard ». ÉRIC MARTY, *Roland Barthes. Le métier d'écrire*, Paris, Seuil, 2006, p. 112-113. Chantal Thomas appelle par contre son livre sur Michelet « le cœur secret de son œuvre ». Chantal THOMAS, « Barthes et Michelet : homologie de travail, parallèle d'affection », *La règle du jeu*, n° 15, 1995, p. 74.

Michelet par lui-même souffre au moment de sa parution.¹⁹ À terme, cependant, l'influence de l'interprétation barthésienne sur les littéraires qui vont découvrir Michelet comme sujet d'étude, mais aussi sur des historiens comme Jacques Le Goff, est d'autant plus grande, car elle leur permet d'être fasciné par l'écriture de Michelet et lui critiquer en même temps sur le niveau du contenu.

Le premier article de Barthes qui résulte de sa lecture de Michelet paraît en 1951 dans la revue *Esprit*.²⁰ Il contient en germe l'essentiel de ce qui va devenir *Michelet par lui-même*, premier livre de Barthes sur le niveau de la genèse malgré le fait *Le degré zéro de l'écriture* le précède d'un an sur le niveau de la publication. Dans l'article de 1951 et dans *Michelet par lui-même*, Barthes analyse les spécificités qui séduisent dans l'œuvre historique michelétienne partant de l'énoncé de l'auteur que son histoire serait une « résurrection ». À partir de cela il essaie comprendre la « cohérence » de l'œuvre : « Tel a été mon dessein : retrouver la structure d'une existence (je ne dis pas d'une vie), une thématique, si l'on veut, ou mieux encore : un réseau organisé d'obsessions ». ²¹ Barthes n'examine pas le contenu du texte, ne se pose pas la question de la relation épistémologique entre ce que dit le texte et ce qu'il faut considérer comme la « vérité » historique dans le sens d'une correspondance avec un état de choses réel. Il se donne par contre la tâche de dresser la carte de la géographie de l'œuvre. C'est, selon Barthes, un travail de « pré-critique », qui s'arrête devant toute tentative de ramener les particularités du texte au contexte historique de sa création ou de la biographie de l'auteur. L'analyse est entrelacée de fragments de Michelet que Barthes choisit sans se soucier de la chronologie ou de différences de genre des livres cités. Ainsi, il détache le texte de ce qui y est dit, afin d'en rendre visible la cohérence et de montrer la persistance de thèmes en dépit des changements d'idées qu'a connus l'auteur au cours de sa vie.²² Pour comprendre la fascination qu'exerce l'œuvre michelétienne sur le lecteur, il faut, selon Barthes, l'étudier comme texte, selon la spécificité de ce qu'il va appeler non pas le style, mais le « discours ». ²³

En effet, il ne s'agit pas tout simplement de « style », d'un certain manie-
ment du langage selon les conceptions esthétiques de l'auteur. Barthes consi-

19 L.-J. CALVET, *Roland Barthes...*, *op. cit.*, p. 145.

20 Roland BARTHES, « Michelet, l'Histoire et la Mort », in *Ibid.*, *Œuvres complètes. Tome 1, 1942-1965*, Éric MARTY (éd.), Paris, Seuil, 1993, p. 91-102, paru originellement dans : *Esprit*, avril 1951.

21 Roland BARTHES, « Michelet par lui-même », in *Ibid.*, *Œuvres complètes. Tome 1 ...*, *op. cit.*, p. 245. Originellement : Roland BARTHES, *Michelet par lui-même*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1954. Une interprétation quelque peu comparable des textes de Barthes sur Michelet donne : Andy STAFFORD, « Barthes and Michelet : Biography and History », *Nottingham French Studies*, 36-1, 1997, p. 14-23.

22 R. BARTHES, « Michelet par lui-même » ..., *op. cit.*, p. 357.

23 *Ibid.*, p. 257.

dère le terme de « résurrection » chez Michelet non pas comme une métaphore que l'on pourrait substituer aux termes plus convenables de « reconstitution » voire « construction », mais est à prendre sérieusement dans son sens littéral : « La résurrection du passé [...] est en fait une sorte de manducation sacrée, d'apprivoisement de la Mort ». ²⁴ C'est pourquoi l'histoire de Michelet a pour Barthes une dimension irréductiblement christique. Michelet « meurt d'Histoire » ; il est un « pontife qui absorbe, sacrifie, témoigne, accomplit, glorifie ». ²⁵ Et comme l'eucharistie traduit et reproduit la passion christique sous forme de la consommation, l'historiographie de Michelet est une affaire de corps, de chair, de digestion. L'ouvrage de Barthes débute par un chapitre intitulé « Michelet mangeur d'histoire », qui décrit les migraines de Michelet, les maladies que lui cause le fait d'avoir « trop bu le sang noir des morts ». ²⁶ En plus d'être prêtre, Michelet est marcheur, nageur, qui à l'usage « rame » à travers l'histoire, et chimiste ou alchimiste qui par une réaction non sans risque à laquelle il se mêle lui-même crée une « histoire-synthèse », une « histoire vivante » à partir de substances mortes. ²⁷ Pour Michelet, dit Barthes, l'histoire au fond ne diffère pas de la nature, elle se développe selon un même schéma, et peut être nommée « histoire-plante » : « L'Histoire michelétiste est donc vraiment une Nature, les faits s'y enchaînent graduellement, en liaison, se reproduisant les uns les autres à travers des variations d'appartenance, comme les êtres ». ²⁸ Inversement, l'histoire étant toute morale — c'est-à-dire qu'elle progresse selon l'avènement d'une morale de libération dans le monde —, la nature l'est pour Michelet aussi : « La méduse se hâte vers une forme d'animalité plus évoluée, par le même mouvement dont l'Inde primitive prévoit et aspire la Révolution de 89 ». ²⁹ C'est ainsi qu'apparaît la cohérence de l'œuvre michelétienne, invisible au niveau du genre des textes à cause de leur grande disparité, allant de l'historiographie et du traité de morale jusqu'à l'histoire naturelle. Au niveau des obsessions, des motifs textuels, l'histoire naturelle égale l'histoire humaine chez Michelet. Ainsi, Barthes appelle, dans sa préface de 1959, *La sorcière* « le livre de prédilection de tous ceux qui aiment Michelet », car il contient l'essentiel de la thématique de l'écrivain et résume en quelque sorte la totalité de son œuvre. ³⁰

24 *Ibid.*, p. 293.

25 *Ibid.*, p. 254.

26 *Ibid.* La citation provient d'une lettre de Michelet à Eugène Noël, 17 octobre 1853 (au moment d'achever *l'Histoire de la Révolution française*), publiée dans : J. MICHELET, *Lettres inédites à Alfred Dumesnil et à Eugène Noël (1841-1871)...*, *op. cit.*, p. 208.

27 R. BARTHES, « Michelet par lui-même », ... *op. cit.*, p. 261.

28 *Ibid.*, p. 263 et R. BARTHES, « Michelet, l'Histoire et la Mort » ..., *op. cit.*, p. 93.

29 R. BARTHES, « Michelet par lui-même » ..., *op. cit.*, p. 265.

30 Roland BARTHES, « La Sorcière », in *Ibid.*, « Essais et critiques (1964) », in *Ibid.*, *Œuvres*

Prendre au sérieux l'idée de résurrection, cela permet aussi à Barthes de comprendre l'usage que fait Michelet des sources autrement que selon les principes de la science historique. Michelet lui-même disait entendre « les voix des morts » dans les archives, ce que Barthes comprend comme le mot « résurrection », dans un sens non-métaphorique. Le document n'est pas pour Michelet un « témoin » du passé, selon Barthes, mais un « attribut de la vie », une « substance où s'accroche une rémanence de la vie ». ³¹ C'est pourquoi la critique ou la méthode historique ne s'y appliquent pas. Comme « rémanence de la vie », le document, qui est de préférence de nature orale — c'est-à-dire produit directement par le corps vivant —, dit naturellement la vérité, comprise non pas dans un sens épistémique mais moral. Selon Barthes, le projet de Michelet de redonner voix aux morts et de ressusciter le passé est une entreprise qui revêt une morale et n'est pas une position épistémologique qu'on peut comparer à d'autres épistémologies de l'histoire, ce que les historiens commentant Michelet ont voulu faire : « La vie ne se recherche pas, elle se refait ». ³² D'où, aussi, l'identification de Michelet avec ceux à qui il redonne la vie : « plonger dans le Peuple, absorber le Peuple, se faire Peuple, c'est ingérer la substance magique qui empêche de mourir ». ³³ L'auteur devient son sujet, il devient son histoire, comme Michelet l'avait dit lui-même dans sa préface de 1869, car la résurrection, l'opération alchimique de synthèse vivante, se fait par et dans lui.

Cette analyse de l'œuvre de Michelet est fondamentale pour plusieurs raisons. D'abord, Barthes montre la voie d'une étude du texte michelétien détachée du contexte historique dans lequel il a fonctionné et qui fait l'économie de la question de la véracité historique ou scientifique du texte. Texte pur, le contenu historiographique ou autre n'est plus un critère d'évaluation. Barthes soustrait ainsi Michelet à la critique des historiens qui ont vu en lui un collègue plus vieux qui, par manque de rigueur ou d'instruments méthodiques modernes, avait commis des erreurs. C'est en cela que l'analyse de Barthes se démarque radicalement de celle de Febvre. Febvre, qui à cet égard partage sa position avec des interprètes aussi divers que Monod, Langlois ou Georges Lefebvre, traite Michelet comme faisant partie de l'histoire de la discipline où lui-même se situe aussi. Barthes, par contre, le libère de cette histoire disciplinaire, qui reste une histoire linéaire et cumulative même dans les cas où elle n'est pas conçue comme un développement progressif. Il étudie Michelet comme un cas isolé sans avant ni après. Paradoxalement, cependant, cela permet justement aux his-

complètes. Tome I, p. 1250. Originellement in Jules MICHELET, *La sorcière*, Paris, Club français du livre, coll. « Club français du livre classique », n° 62, 1959.

31 R. BARTHES, « Michelet, l'Histoire et la Mort » ..., *op. cit.*, p. 99-100. Il exprime les mêmes idées dans : R. BARTHES, « Michelet par lui-même » ..., *op. cit.*, p. 291.

32 R. BARTHES, « Michelet, l'Histoire et la Mort » ..., *op. cit.*, p. 99.

33 R. BARTHES, « Michelet par lui-même » ..., *op. cit.*, p. 349.

toriens du XX^e siècle, qui vivent sous le paradigme de l'histoire science sociale, de relire Michelet et de comprendre, non en premier lieu ce qui les sépare de lui, mais surtout pourquoi son texte continue de les fasciner.

En deuxième lieu, l'étude de Michelet incite Barthes à se poser des questions sur le rapport entre le texte et l'écrivain qui aboutissent à sa proclamation célèbre mais souvent incomprise de la « mort de l'auteur ». ³⁴ En effet, Barthes n'a jamais dit qu'il n'existe pas d'auteur dans le sens d'une instance qui produit le texte, ni que cette instance est insignifiante ou indifférente. Il a par contre voulu contester l'idée de « l'Auteur-Dieu » qui existe indépendamment du texte et qui décide, un jour, de le créer ex nihilo. Le texte n'est pas, dit Barthes, l'expression d'un certain individu qui est l'auteur, et, inversement, celui-ci n'est pas une instance externe qui est l'origine du texte et qui pour cette raison en fournirait l'explication ultime. Au contraire, ce n'est que grâce au texte que l'auteur devient auteur. Dans l'écriture, la personne qui écrit se dissout, disparaît pour devenir son écriture. Il faut par conséquent étudier l'écrivain à travers cette écriture, le capter dans son langage même. Ce procédé de travail, théorisé en 1968, est en effet déjà celui du *Michelet par lui-même*, qui n'offre, malgré son titre, nullement une étude biographique dans le sens d'un récit de la vie d'une personne, qui accessoirement avait la particularité de s'occuper à écrire, ni une reproduction des confidences personnelles de Michelet. Au contraire, le livre présente l'auteur « Michelet » comme immanent au texte, comme ce qui maintient l'œuvre dans toute son hétérogénéité. L'auteur « Michelet » ne se réduit donc pas à la personne Michelet qui existe indépendamment du texte, et préalablement au texte. D'où le fait que Barthes ne voit pas de hiérarchie ou de développement chronologique dans les textes de « Michelet » : tous sont des figures de la même chose qui est l'œuvre michelétienne dans sa totalité, où l'on ne peut pas faire une différence entre des périodes d'écriture plus ou moins « propres » ou « authentiques ». Le nom « Michelet » représente précisément cette entité qui, comme il l'avait déclaré lui-même, « est devenu son livre » et est devenu ce qu'il est *par* son livre. Les nombreuses photographies et les images de l'écrivain que Barthes a insérées dans son ouvrage prennent pour cette raison leur sens seulement quand on lit le visage représenté comme incarnation du texte. Quoique l'interprétation barthésienne, avec sa sensibilité pour le côté charnel et sexuel de Michelet, ressemble à première vue aux études biographiques et psychanalytiques qui se sont multipliées dans les années 1970 et où la même thématique est mise en avant, cette interprétation donc diffère sur le fond car

34 Roland BARTHES, « La mort de l'auteur », in *Ibid.*, *Œuvres complètes. Tome II, 1966-1973*, Éric MARTY (éd.), Paris, Seuil, 1994, p. 491-495, parue originellement dans *Mantéia*, n° 5, 4^{ème} trimestre, 1968.

cet érotisme ne concerne pas chez Barthes la personne derrière ou en dehors du texte, mais l'auteur en tant que fonction du texte même.

Quelque vingt ans après *Michelet par lui-même*, Barthes réitère sa démarche en se prenant comme sujet. À cette époque, c'est un théoricien célèbre de la culture moderne, un des principaux représentants de la sémiologie et du structuralisme et directeur des études à l'École des hautes études en sciences sociales, où se réunit la fine-fleur des historiens, anthropologues et sociologues français. En 1977, il est nommé à une chaire de sémiologie au Collège de France. *Roland Barthes par Roland Barthes*, paru en 1975, marque l'apogée de Barthes comme intellectuel public. Le fait que, pour cette auto-analyse, il retient la méthode appliquée jadis à Michelet en dit long sur son sentiment de suivre les traces de l'écrivain du XIX^e siècle. Les deux livres créent un effet de miroir par lequel, à travers l'auteur Michelet, l'auteur Barthes devient visible.³⁵ Michelet continue à se manifester par récurrences chez Barthes jusqu'à son ultime livre, *La chambre claire*, parue en 1980 et où il conçoit la photographie, comme l'histoire michelétienne, en tant que « protestation d'amour » à travers la mort.³⁶

Cependant, dans les deux articles qu'il écrit sur Michelet en rapport avec le centenaire de sa disparition en 1974, Barthes constate que « Michelet n'est pas à la mode », et ce, apparemment, malgré l'essor que l'édition critique de Michelet prend précisément dans ces années.³⁷ Pour comprendre les raisons de cette apparente inactualité, Barthes pousse en quelque sorte plus loin son analyse de 1954 avec les instruments de la sémiologie qu'il a désormais à sa disposition. Or cette approche radicalement textuelle l'amène par un contrecoup à première vue paradoxal à une récontextualisation de Michelet. Dans un texte de 1967 intitulé « Le discours de l'histoire », Barthes avait montré par une analyse sémiologique le caractère idéologique de toute écriture historique, ce qui la singularise par rapport à l'écriture fictionnelle.³⁸ C'est pourquoi Barthes va poser à partir de ce moment que les textes historiques nécessitent une lecture qui dévoile cette dimension idéologique. La sémiologie apporte ainsi à l'analyse de Michelet un diagnostic de la mesure dans laquelle son langage est indissociable de son temps et reflète les principes idéologiques qui y règnent. Ce lan-

35 Paule PETTIER, « Le Michelet de Roland Barthes », *Littérature*, n° 119, 2000, p. 111-124. C'est en partie aussi l'argument de C. THOMAS, « Barthes et Michelet : homologie de travail, parallèle d'affection » ..., *op. cit.*

36 Roland BARTHES, « La chambre claire », in *Ibid.*, *Œuvres complètes. Tome III, 1974-1980*, Éric MARTY (éd.), Paris, Seuil, 1995, p. 1175.

37 Roland BARTHES, « Modernité de Michelet », in *Ibid.*, *Œuvres complètes. Tome III*, p. 41, originellement paru dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, septembre-octobre 1974 ; *Ibid.*, « Aujourd'hui, Michelet », in *Ibid.*, *Œuvres complètes. Tome II*, p. 1580, originellement paru dans : *L'ARC*, n° 52, 1973, p. 19-27.

38 Roland BARTHES, « Le discours de l'histoire », in *Ibid.*, *Œuvres complètes. Tome II*, p. 417-427, originellement paru dans *Information sur les sciences sociales*, VI, n° 4, septembre 1967.

gage, que Barthes impute à un esprit « petit-bourgeois » qu'il dénonce déjà en 1951 sans disposer à cette époque des moyens d'en estimer l'effet sur l'écriture, fait obstacle à une appréciation de Michelet dans une société qui conçoit ses clivages et ses tensions à partir d'une grille de lecture marxienne. Malgré le fait qu'il mérite d'être lu parce qu'il a fondé, selon Barthes, l'ethnologie de la France, développé une analyse de l'inconscient en histoire et prélué le perspectivisme nietzschéen, Michelet est devenu illisible en raison du « pathos » dont son texte est imprégné.³⁹ Ce « pathos », cette particularité du discours michelétien, révèle son biais idéologique dépassé même aux endroits où le contenu du texte ne le trahit pas. L'identifier requiert une lecture historisante de Michelet, où il est replacé dans son contexte propre pour estimer à quel point il arrive ou non à s'en libérer.

La lecture historisante de Michelet reste cependant une lecture « cynique », dont il faut se servir juste pour surmonter les obstacles à l'appréciation littéraire du texte et se débarrasser immédiatement après, puisqu'elle risque de diminuer le potentiel de la lecture en enfermant le texte dans sa situation historique.⁴⁰ C'est que l'ultime tâche de la critique demeure de stimuler une jouissance du texte aussi riche et variée que possible. La lecture historisante est par conséquent, malgré son importance, subordonnée à l'appréciation littéraire. Alors que Barthes traite Michelet dans ses articles du début des années 1970 plus explicitement qu'avant d'historien et identifie la dimension irréductiblement idéologique de son discours, c'est pour accomplir, paradoxalement, sa dépolitisation. Il montre que l'auteur du XIX^e siècle ne peut qu'inspirer dans le présent à condition de reconnaître le caractère politique déterminé du texte pour ensuite l'écarter immédiatement.

Ainsi, Barthes parvient par son analyse sémiologique à comprendre les modalités de l'œuvre michelétienne qui avaient permis aux dirigeants de la Troisième République de tailler une image d'un Michelet « petit-bourgeois » qui légitimait idéologiquement leur pouvoir. Et cela lui permet à son tour de rejeter cette image émoussée et inadaptée aux temps qu'il vit pour y substituer la sienne, radicalement littéraire, érotique, sensuelle, et pour cela à nouveau subversive. Les études littéraires de Michelet, qui vont prendre essor précisément au moment où l'historien serait, selon Barthes, passé de mode, sont calquées sur ses interprétations. Souvent, pourtant, elles le sont dans le cadre d'une approche biographique qui part d'une conception traditionnelle de l'auteur-génie sévèrement critiquée par Barthes. La disponibilité d'un grand corpus de sources sur la vie privée de Michelet a fortement contribué à cet intérêt biographique.

39 R. BARTHES, « Modernité de Michelet » ..., *op. cit.*, p. 41-43.

40 R. BARTHES, « Aujourd'hui, Michelet » ..., *op. cit.*, p. 1182.

L'ouverture du journal personnel

Au moment de la publication de *Michelet par lui-même* en 1954, deux jeunes chercheurs déchiffrent depuis quatre ans les papiers de Michelet conservés longtemps dans des cartons, à la bibliothèque de l'Institut. Déposés à la mort de Monod avec interdiction de les ouvrir avant 1950, ces cartons contiennent le « journal intime » de Michelet, ses papiers les plus privés et, pour cette raison, non inclus dans les archives confiées à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris. En mai 1950, les scellés sont brisés et une commission dans laquelle siègent entre autres Febvre et Daniel Halévy, délibère sur l'utilisation du contenu. Une dizaine d'intéressés semble s'être présentés immédiatement, attirés par les rumeurs autour de ce document, qui serait d'« une sincérité qui dépasse de beaucoup celle de Rousseau », ce qui en fera l'« une des plus étonnantes confessions qu'il y ait dans notre littérature ».⁴¹ La presse, qui transmet fidèlement toutes les nouvelles sur les délibérations à propos du document, stimule sans doute encore la curiosité du public. « Le « Journal » de Michelet va être publié. Sera-t-il expurgé ? » se demande par exemple Georges Paulet à la une du *Figaro* en février 1950.⁴² Après avoir considéré plusieurs options, la commission ordonne en novembre la publication intégrale du document, et en charge les jeunes agrégés en lettres Paul Viallaneix et Claude Digeon, qui travailleront sous la direction de Febvre et Halévy.

La durée du processus de décision s'explique par des doutes, aussi forts que la curiosité, qui surgissent dès janvier 1950 sur la question de savoir s'il serait judicieux de tout publier. Le journal contiendrait des confidences personnelles qui transgressent les normes de la décence et ne sont pas forcément appropriées à la publication. En outre, dévoiler sa vie intime pourrait nuire à la réputation de Michelet comme grand historien national, constructeur de l'idéologie républicaine et éducateur de la jeunesse. C'est pourquoi, à côté d'une possibilité de publication intégrale, on avance celle de laisser le manuscrit inédit ou d'en faire une version expurgée.⁴³ En effet, quel pourrait être l'objectif d'une éventuelle publication : créer un monument national ou rendre accessible une

41 Gabriel Monod et Charles Bémont cités dans : Jean-Marc THÉOLLEYRE, « Le « Journal » de Michelet. « Une des plus étonnantes confessions de notre littérature » », *Le Monde*, 28 janvier 1950.

42 Georges PAULET, « Le « Journal » de Michelet va être publié. Sera-t-il expurgé ? », *Le Figaro*, 24 février 1950. Les délibérations de l'Institut sont assez ponctuellement communiqués dans *Le Monde* : Anonyme, « Le « Journal de Michelet » est ouvert », *Le Monde*, 9 mai 1950 ; Anonyme, « Le « Journal » de Michelet a été mutilé, vraisemblablement par sa veuve », *Le Monde*, 17 mai 1950 ; Anonyme, « Le « Journal intime » de Michelet sera-t-il publié ? », *Le Monde*, 24 novembre 1950. Voir en outre : Paul VIALLANEIX, « Introduction », in Jules MICHELET, *Journal. Tome 1, 1828-1848*, P. VIALLANEIX (éd.), Paris, Gallimard, 1959, p. 7-32.

43 G. PAULET, « Le « Journal » de Michelet va être publié », *Le Figaro*, 24 février 1950, *op. cit.*

source importante à l'histoire littéraire ? S'il s'agit d'atteindre le premier but, une publication intégrale pourrait ne pas être opportune, car, déconcertante, elle risquerait de ternir l'image de Michelet. Le second but exige cependant qu'on s'en tienne aux normes en vigueur dans la discipline de la philologie, en d'autres termes, qu'on opère selon les vertus épistémiques auxquelles tiennent les membres de cette discipline. Ensemble de normes, traits de caractère et qualités personnelles à la base des pratiques et méthodes de recherche, ces vertus épistémiques mènent à ce que les membres d'une discipline scientifique reconnaissent comme de la connaissance valable.⁴⁴ Dans le cas de la philologie, il s'agit par exemple du respect du texte original, de la fidélité à l'auteur du texte, d'une neutralité et d'une objectivité scientifique qui prescrivent de suspendre des jugements de valeur sur le texte et de ne pas mélanger sa personnalité comme chercheur dans son travail de recherche. Il s'ensuit que, si l'édition du journal doit servir à la recherche, elle ne peut qu'être intégrale. En particulier Halévy semble très tôt avoir été gagné à cette idée.⁴⁵ Cet historien de la Troisième République et ancien dreyfusard, qui avait d'abord été proche de Charles Péguy et Georges Sorel, se révèle de plus en plus conservateur voire réactionnaire par sa critique du parlementarisme, pour enfin se lier pendant la Deuxième Guerre mondiale au Maréchal Pétain.⁴⁶ En 1928, il avait publié une étude sur Michelet où il prônait « l'érudit, l'historien traditionaliste et chrétien » proche du Guizot d'avant 1838 contre « l'historien, l'éducateur révolutionnaire de 1845 » et « le satirique, l'érotique, le poète naturaliste ».⁴⁷ La commission adopte sa proposition pour une édition critique intégrale du journal, mais sans expliciter à quel but une telle édition doit servir. Ainsi la question de la friction entre les deux buts possibles n'est pas résolue.

Le désir de connaître l'intimité de l'historien, dont la vie personnelle est tellement imbriquée à l'histoire, l'emporte donc sur les scrupules ; mais cette décision continue à être mise en cause à la publication de chaque volume. Ce n'est cependant pas par respect pour Athénaïs Michelet qu'on hésite, elle qui avait choisi de ne pas publier ces documents particulièrement intimes tandis qu'elle en publiait bien d'autres. Au contraire, Halévy avait esquissé un portrait mordant de Madame Michelet dans son ouvrage sur Michelet et vivement dénoncé ses actions pour promouvoir la mémoire de son mari.⁴⁸ Febvre, de son côté, est pendant longtemps un proche d'Anatole de Monzie, l'auteur de

44 Herman PAUL, « Performing History. How Historical Scholarship is Shaped by Epistemic Virtues », *History and Theory*, 50-1, 2011, p. 1-19.

45 « Le « Journal » de Michelet a été mutilé », *Le Monde*, 17 mai 1950, *op. cit.*

46 Simon EPSTEIN, *Les dreyfusards sous l'Occupation*, Paris, Albin Michel, 2001, p. 37-40 ; Sébastien LAURENT, *Daniel Halévy. Du libéralisme au traditionalisme*, Paris, Grasset, 2001.

47 Daniel HALÉVY, *Jules Michelet*, Paris, Hachette, 1928, p. 138.

48 *Ibid.*, par exemple p. 132-133. Voir aussi son compte rendu du livre d'Hermione Quinet qui

l'épithète « veuve abusive ». ⁴⁹ Après l'ouverture du manuscrit conservé à l'Institut, Halévy informe immédiatement *Le Monde* qu'il est « mutilé », vraisemblablement par la veuve. ⁵⁰ L'image de la veuve bégueule aux ciseaux est vite adoptée dans la presse : chaque article de journal sur la publication des papiers de l'Institut réitère désormais qu'Athénaïs Michelet aurait créé un « Michelet trahi » avec les publications posthumes tirées de ses papiers et que, de surcroît, elle aurait avec ses coupures fait des dégâts irréparables à l'héritage dont elle était responsable. ⁵¹ Quand Halévy préconise la publication intégrale du journal, c'est comme pour réparer l'image déformée de Michelet et annuler les tentatives d'Athénaïs à protéger de la publicité le plus intime de sa vie avec l'historien. ⁵² Viallaneix, ensuite, assumera cette vision. Il répond ainsi à la question de savoir s'il n'est pas « indiscret de publier les *Écrits de Jeunesse* de Michelet, qui manifest[ait] [lui-même] la volonté contraire » en disant que, au vu des interventions d'Athénaïs Michelet, « [i]l s'agit plutôt de décider si le rétablissement d'une œuvre déformée est légitime ». ⁵³ Apparemment, il ne vient ni à l'idée d'Halévy ou de Viallaneix que c'est précisément par ses publications que Madame Michelet a créé l'image canonique de Michelet, ni que sa prudence à ne pas tout publier ou conserver peut découler tout simplement de la morale qui aurait jugé scandaleux pour une femme de jeter au public de telles intimités. En 1950, ceux qui doivent décider de la publication du journal ne voient pas d'inconvénients à l'exposer à un voyeurisme posthume qu'elle a elle-même toujours conjuré. Ainsi, la publication du journal intime de Michelet va ajouter encore au discrédit de la réputation d'Athénaïs Michelet.

Ayant obtenu le feu vert, Viallaneix et Digeon se partagent les tâches : Viallaneix prend à son compte les années 1828-1860, Digeon la période d'après. En parallèle à leur travail d'édition, ils préparent tous les deux leur thèse. Le choix de leur sujet révèle qu'ils conçoivent différemment leur travail d'éditeur. Digeon présente en 1957 un doctorat d'État sur la fascination d'intellectuels français pour la science et la pensée allemande à partir de la guerre de 1870 ; une partie

noircit la réputation d'Athénaïs Michelet : Daniel HALÉVY, « Michelet et Quinet », *Le Temps*, 17 février 1903. Voir le chapitre 3.

49 Marleen WESSEL, « Entre liberté et servage. Lucien Febvre, l'*Encyclopédie française* et l'Occupation allemande », *Cahiers Jaurès*, n° 163-164, 2002, p. 149-159.

50 « Le « Journal » de Michelet a été mutilé », *Le Monde*, 17 mai 1950, *op. cit.*

51 Pierre DEMERON, « Michelet trahi et retrouvé. Son « Journal » interdit est enfin sous presse », *Arts. Lettres, spectacles*, n° 711, 25 février au 3 mars 1959, p. 4.

52 Il en est partisan selon « Le « Journal » de Michelet a été mutilé », *Le Monde*, 17 mai 1950, *op. cit.*

53 Paul VIALLANEIX, « Introduction », Jules MICHELET, *Écrits de Jeunesse ; Journal (1820-1823) ; Mémorial ; Journal des idées*, P. VIALLANEIX (éd.), Paris, Gallimard, 1959, p. 37.

de son activité d'éditeur sert de thèse complémentaire.⁵⁴ Viallaneix, par contre, se voue entièrement à Michelet et obtient le titre de docteur avec une étude où il ramène la formation de l'idée du peuple chez Michelet aux particularités de sa biographie et une thèse complémentaire qui consiste à éditer des écrits de jeunesse de l'historien.⁵⁵ Il lui reste fidèle pendant toute sa carrière, devenant ainsi le chef de file incontesté des études littéraires de Michelet dans la deuxième moitié du ^{xx}e siècle. Dans le cadre de ses études de l'œuvre de Michelet, de son travail de biographe et de ses éditions critiques, il défriche comme personne d'autre avant ou après lui les archives, qui se trouvent encore en grande partie dans l'état où Monod les avait laissées à sa mort. Dix ans de fouilles dans cette « âme de papier » font qu'il noue une relation toute personnelle et intime avec l'auteur, comme le témoigne son introduction du tome 2 du *Journal* sous la forme d'une longue lettre adressée à Michelet lui révélant sa personnalité.⁵⁶ Si Michelet était le « ressusciteur » du passé, Viallaneix « ressuscite » Michelet.

Cette fascination, non seulement chez Viallaneix mais aussi chez Febvre et Halévy, pour le « génie unique » explique certains principes adoptés pour l'édition. Il s'agit d'abord de la décision même d'une publication intégrale, mais aussi de l'idée « qu'une vraie fidélité command[ait] de respecter » les « imperfections » dans le texte manuscrit.⁵⁷ En outre, les éditeurs et leurs superviseurs ont vite décidé de ne pas limiter leur travail aux dossiers conservés à l'Institut, car, tandis que la plus grande partie des documents personnels postérieurs à 1860 s'y trouvait effectivement, surtout pour les périodes plus reculées, ils sentaient le besoin de compléter ces dossiers avec des documents provenant de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris. Selon Viallaneix, « plus on remontait le cours de la vie de Michelet, plus s'imposait la nécessité d'une édition unique et complète ».⁵⁸ Pour sa partie de l'édition, il a donc inséré des feuilles, dont

54 Claude DIGEON, *La crise allemande dans la pensée française*, Paris, Presses universitaires de France, 1959 ; *Ibid.*, *Note sur le « Journal » de Michelet (années 1870-1874)*, Saarbrücken, Universität des Saarlandes, coll. « Annales Universitatis Saraviensis. Serie Philosophie, Beiheft 1 », 1959.

55 Paul VIALLANEIX, *La voie royale. Essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, Paris, Flammarion, 1971 (originellement 1959) ; J. MICHELET, *Écrits de Jeunesse ...*, P. VIALLANEIX (éd.), *op. cit.*

56 Paul VIALLANEIX, « Introduction », in Jules MICHELET, *Journal. Tome II, 1849-1860*, P. VIALLANEIX (éd.), Paris, Gallimard, 1962, p. XI-XXXIII. « Âme de papier » est une métaphore de Michelet : Paule PETITIER, « « Mon âme de papier ». Michelet et ses archives », *Littérature*, n° 175, 2014, p. 36-47.

57 P. VIALLANEIX, « Introduction », in J. MICHELET, *Journal. Tome I, 1828-1848...*, *op. cit.*, p. 31. Il faut noter pourtant que Digeon fait preuve dans l'introduction des deux tomes édités par lui d'une attitude nettement plus interventionniste : Claude DIGEON, « Introduction », Jules MICHELET, *Journal. Tome III, 1861-1867*, C. DIGEON (éd.), Paris, Gallimard, 1976, p. XXI-XXIV.

58 P. VIALLANEIX, « Introduction », in J. MICHELET, *Journal. Tome I, 1828-1848...*, *op. cit.*, p. 30.

l'« identification fut parfois délicate », mais qu'il jugeait plus à leur place dans l'ensemble du journal.

Le choix de tout publier, qui découle à la fois de l'ordre donné par la commission de l'Institut et du culte de génie qu'on lui voue, suscite toutefois des critiques dès la publication du premier volume en 1959. D'abord, resurgit le vieil argument que la publication de tous les détails de la vie privée de Michelet pourrait nuire à sa représentation publique. Il est, par exemple, évoqué par Digeon, responsable des parties les plus délicates du journal : sa vie conjugale avec Athénaïs Michelet et les descriptions extrêmement imagées des processus physiques qui accompagnent le vieillissement.⁵⁹ Viallaneix ne partage pas ces doutes, car pour lui « [l]e journal est d'abord [celui] d'un écrivain », c'est-à-dire d'un homme de plume doué, libre de s'en servir comme il le veut, et dont les notes personnelles accroissent la richesse interprétative des œuvres publiées.⁶⁰ Par contre, leur superviseur Halévy, en 1950 partisan déclaré de la publication intégrale, recule au moment de la présentation des résultats : « Je regrette de dire que j'ai les plus grandes craintes pour le troisième volume. [...] Le fait, c'est que le travail qui lui [Digeon] est échu l'a mis en présence d'un autre Michelet, le mari de Madame Michelet ». Par conséquent, « cette œuvre considérable, qui va paraître dans la collection dite « La Pléiade », destinée à contenir les chefs-d'œuvre de notre littérature, va porter un coup terrible à la mémoire d'un de nos grands écrivains pris dans le vif d'une maladie qui l'a rongé. En cette sorte de confusion, le style même perd sa qualité, le lecteur ne lira plus que la minutieuse chronique d'un maniaque écrivant une prose médiocre. En un tel cas, que pouvons-nous faire ? »⁶¹

À la parution du premier tome – à vrai dire, non pas le plus subversif – on peut aussi entendre une autre critique : qu'une publication intégrale de ce journal ne vaut peut-être pas la peine, qu'il n'est au demeurant pas si intéressant à lire, qu'il apporte enfin trop peu. Jacqueline Piatier, par exemple, exprime dans *Le Monde* sa déception : « On comprend qu'on se soit posé la question de sa publication, et pas seulement pour des raisons de décence. Comme instrument de travail ? Oui, il peut servir à la biographie de Michelet. [...] Comme document humain ? Oui encore. [...] Mais à quoi toutes ces confidences conduisent elles ? À dresser un portrait de Michelet qui ne grandit pas l'homme. [...] Ce qui est gênant dans ce texte, c'est tout de même son absence quasi totale de valeur littéraire. Il faut chercher son intérêt, le démontrer. En définitive, la publication

59 Claude DIGEON, « Les dernières années du « Journal » de Michelet », *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, III, 2^e semestre, 1958, p. 22 ; C. DIGEON, *Note sur le « Journal » de Michelet (années 1870-1874)...*, *op. cit.*, p. 47.

60 P. VIALLANEIX, « Introduction », in J. MICHELET, *Journal. Tome II, 1849-1860* ..., *op. cit.*, p. XI.

61 Intervention de Halévy publiée dans : Paul VIALLANEIX, « Le Journal de Michelet », *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, III, 1^{er} semestre, 1958, p. 139.

est décevante ». ⁶² Cette opinion est partagée par Henriot, le même qui en 1924 encore avait exprimé le vœu qu'on publiât les papiers inédits de Michelet. Il critique en particulier le choix d'une édition intégrale, qui « noye dans la masse souvent indigeste de ce volumineux document autobiographique » les « aveux si libres, d'une curiosité et d'une vérité si peu voilées » que « des michelétistes scrupuleux » disaient avoir découverts dans le journal. ⁶³

Plus cruciale encore est l'interrogation de Henriot : « dans quelle mesure est-ce vraiment le *Journal* de Michelet qu'on a retrouvé aux archives qui le conservaient ? ». Cette remarque touche à une question fondamentale : comment une publication d'un journal qui subsiste de façon incomplète peut-elle jamais prétendre à être « intégrale » ? Indépendamment de la question de savoir s'il faut ou non blâmer Athénaïs Michelet pour sa façon de gérer les papiers de son mari, comme le fait Henriot, la remarque de celui-ci appelle une autre question : pourquoi la version publiée alors serait meilleure que les sélections publiées autrefois par elle. Cette estimation présuppose en effet toute une série de prémisses sur la méthode et les fins de la philologie. La solution de tout publier semble être à première vue la plus neutre, la moins guidée par des présuppositions ou des idées préconçues sur le sens du texte, mais découle elle-même, à un niveau plus élevé, d'une conception de l'œuvre littéraire comme un ensemble complet, intégral et totalement maîtrisé par l'écrivain qui est censé exprimer son génie dans toutes les parts de l'œuvre. Cette conception de l'œuvre crée une différence irréductible entre ce qui est « original », donc de la main de l'auteur et qui par ce simple fait est valorisé, et ce qui ne l'est pas et par définition n'a pas de valeur. En conséquence, la préoccupation quant à la question de l'authenticité et l'aspiration à l'exhaustivité sont préconisées comme les deux conditions à l'interprétation savante et méthodique d'un écrivain.

Les comptes rendus de la presse ne poussent, bien entendu, jamais jusqu'au niveau de tel type de questions. En général, on admet sans plus que la nouvelle image de Michelet présentée par les éditeurs du *Journal* est plus authentique que l'ancienne, créée par Athénaïs, et partant meilleure. Robert Coiplet exprime par exemple dans *Le Monde* « le sentiment [...] d'avoir été trompé » jusqu'à présent : « Le souvenir de Mme Michelet ne sortira pas grandi de la publication des papiers de jeunesse de Michelet. [...] La comparaison avec la version fabriquée qu'elle en avait publiée en 1884 est irritante et attristante ». ⁶⁴ Rétrospectivement, les publications par elle de papiers personnels portent selon lui « l'indice d'une manie, d'une bougeotte de la plume, la marque du bas-bleu ». Il se demande

62 Jacqueline PIATIER, « La Sorbonne ouvre la première le journal de Michelet », *Le Monde*, 22 juin 1957.

63 Émile HENRIOT, « La vie littéraire. Le « Journal » de Michelet », *Le Monde*, 1^{er} avril 1959.

64 Robert COIPILET, « Écrits de jeunesse de Michelet, présentés par M. Paul Viallaneix », *Le Monde*, 16 janvier 1960.

même si certaines particularités stylistiques des œuvres tardives de Michelet ne sont pas dues « à la collaboration imprudemment sollicitée d'Athénaïs Mialaret ». En plus d'ouvrir la boîte de Pandore sur des questions d'authenticité des œuvres publiées par Michelet lui-même, cette réflexion montre surtout à quel point le respect de l'authenticité du texte est considéré comme la vertu épistémique principale de la philologie, intériorisée aussi par les critiques littéraires.

Somme toute, l'idée de mieux connaître Michelet en publiant son journal l'emporte. Jean Guéhenno, qui avait dédié en 1927 son premier livre à Michelet, juge dans *Le Figaro* que le journal « avec ses confidences inutiles, [...] dans sa continuité, demeure un document admirable » qui « témoigne d'une vie merveilleusement attentive et puissante, ranime, ressuscite tous ses livres, pose toutes les questions que nous n'avons pas encore résolues » et reste partant de l'actualité dans « ce temps mou, lâche et confus qui est le nôtre, [où] nous manque un Michelet ! »⁶⁵ Gilbert Comte, dans *Le Monde*, partage son avis : « Entre les grivèleries sordides, les trivialités époustouflantes, d'autres reconnaîtront aussi un étonnant et merveilleux chant d'amour ».⁶⁶ Comme Halévy l'avait craint, la publication du journal génère effectivement une nouvelle image de Michelet. Sans remplacer complètement celle dominante de l'historien national de la Troisième République qu'Athénaïs Michelet, par ses publications partielles des papiers personnels de son mari, avait contribué à fabriquer, elle vient s'y ajouter. De plus, la publication du journal de Michelet s'accompagne d'une petite vague de rééditions plus ou moins populaires de ses œuvres, qui à leur tour occasionnent chacune des comptes rendus dans la presse, retenant ainsi l'attention du public.⁶⁷ En même temps, le journal de Michelet fournit un sujet de recherches par excellence dans la tradition de la « psycho-histoire » et de l'étude littéraire psychanalytique surtout américaines. Le renouveau des études michelétistes s'inspire pourtant aussi de la grille de lecture proposée par Barthes. Le réseau textuel d'obsessions tracé par lui, où l'auteur en tant que personne est en fait absent, et l'image personnelle, humaine relevée par le journal vont désormais se chevaucher. Le résultat est un très fécond courant de recherche biographique et littéraire, mais qui s'accompagne souvent d'une perte d'intérêt quant aux dimensions historiennes et politiques de l'œuvre.

65 Jean GUÉHENNO, « Les pères et les fils », *Le Figaro*, 16 décembre 1976 ; Jean GUÉHENNO, *L'évangile éternel. Étude sur Michelet*, Paris, Grasset, coll. « Les cahiers verts », n° 4, 1927.

66 Gilbert COMTE, « Le « Journal » de Michelet enfin révélé. Le sexe et la création », *Le Monde*, 31 décembre 1976.

67 Par exemple : Jules MICHELET, *Épisodes de la Révolution française. Choix des textes*, Paris, Éditions Alpina, coll. « Classiques pour notre temps », 1959 ; Jules MICHELET, *Les femmes de la Révolution. Héroïnes, victimes, amoureuses*, Paris, Club du livre de l'histoire, 1959.

André Malraux, apôtre de Michelet sous l'aile de Charles de Gaulle

Pourtant, l'usage politique de l'héritage michelétien ne prend pas fin. Après la Seconde Guerre mondiale, aux séquelles de laquelle Febvre proclame Michelet « classique de la liberté », surtout André Malraux le reprend comme une source d'inspiration politique. Écrivain et homme politique, c'est aussi sur ces deux plans que se situe sa lecture de Michelet. Dans les années trente, quand il compose surtout des romans, Michelet est pour lui un maître d'écriture dont la trace, quoique présente, est souvent difficile à repérer. À partir de son expérience de résistant, par contre, Malraux fait référence de façon plus explicite à l'historien qui lui fournit une matrice pour comprendre la situation du pays et pour concevoir son propre engagement.⁶⁸ Après la guerre, ce qu'on avait besoin de lire confie-t-il à son jeune compagnon de maquis Viallaneix c'étaient Michelet et Péguy, mais surtout Michelet.⁶⁹

Malraux s'exprime explicitement pour la première fois sur Michelet dans un entretien dans les *Nouvelles littéraires* en 1952 : « [J]e me souviens de deux chocs d'adolescence très violents : Michel-Ange à Florence et Michelet ».⁷⁰ Après cette adolescence et son échec pour entrer au lycée Charlemagne qui lui coupe l'accès à la formation académique, il devient autodidacte et se lance dans le monde littéraire.⁷¹ Amateur d'art sans occupation ou projet de vie précis, il fréquente le salon de Halévy, qui sera son premier éditeur. Une aventure en Indochine lui vaut un procès pour contrebande d'art, le convertit en critique du colonialisme et lui inspire trois romans. Dès 1936, il s'engage en Espagne dans la lutte contre le franquisme, expérience dont il tire son œuvre majeure *L'espoir*.⁷² Quoiqu'il ne

68 David Bevan apparemment le seul à avoir étudié plus ou moins systématiquement la référence michelétienne chez Malraux — remarque que le nom de Michelet apparaît dans les notes préparatoires de *L'Espoir*, mais il n'est pas mentionné dans la version définitive du roman. David G. BEVAN, *Invincible Dialogue. Malraux, Michelangelo and Michelet*, Amsterdam, Rodopi, coll. « Faux titre. Études de langue et littérature françaises publiées », n° 54, 1991, p. 81. Outre l'ouvrage de Bevan, il existe deux brefs aperçus de la lecture malrucienne de Michelet : Voir aussi sur Malraux et Michelet : Jean-René BOURREL, « Jules Michelet », in Jean-Claude LARRAT (éd.), *Dictionnaire André Malraux*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Dictionnaires et synthèses », n° 7, 2015, p. 750-753 ; Paul VIALLANEIX, « Michelet Jules (1798-1874) », in Charles-Louis FOULON, Janine MOSSUZ-LAVAU et Michaël DE SAINT-CHERON (éd.), *Dictionnaire André Malraux*, Paris, CNRS éditions, 2011, p. 529-532.

69 Renseignement de la part de Paul Viallaneix obtenu lors d'un rendez-vous le 14 octobre 2011.

70 Gabriel D'AUBARÈDE, « Rencontre avec Malraux », *Nouvelles littéraires*, 7 avril 1952.

71 Parmi les biographies intellectuelles sur Malraux, il faut surtout retenir : Jean-Claude LARRAT, *André Malraux*, Paris, Librairie générale française, coll. « Références », n° 578, 2001 et Perrine SIMON-NAHUM, *André Malraux. L'engagement politique au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, coll. « Nouvelles biographies historiques », 2010.

72 André MALRAUX, *L'espoir*, Paris, Gallimard, 1937.

se déclare jamais univoquement marxiste, son orientation politique en ces années est clairement à gauche et il passe pour un communiste.⁷³ Fait prisonnier, il s'échappe au début de la guerre et s'engage dans la résistance à partir de mars 1944, d'abord dans le maquis en Corrèze, ensuite comme commandant d'une brigade de la nouvelle armée française. En janvier 1945, il rencontre le général de Gaulle au premier congrès du Mouvement de Libération Nationale. C'est une rencontre décisive, qui déterminera toute sa vie d'après-guerre, bien que sur le plan de la formation de sa pensée politique elle marque plutôt l'aboutissement d'une évolution que le début.⁷⁴ Après la libération, Malraux est brièvement nommé ministre de l'information, ensuite commissaire à la propagande du RPF (Rassemblement du peuple français), mouvement politique avec lequel de Gaulle tente la réforme de la Quatrième République. S'il avait déjà pris ses distances avec le communisme bien avant la guerre, son adhésion au gaullisme et ses actions comme propagateur de la grandeur nationale seront considérées comme une volte-face difficile à expliquer. Trente ans plus tard, il évoque cette démarche ainsi : « [J]'ai pensé, vers 1943, que le lien que j'avais avec le prolétariat était désormais subordonné au lien que j'avais avec la France. [...] Ce qui s'est passé d'essentiel, c'est que, dans la Résistance, j'ai épousé la France. J'ai pensé, à tort ou à raison, à ce moment-là, qu'on ne ferait rien sur le terrain social sans passer par la France ».⁷⁵

« Épouser la France », la formule, qu'il emploie d'ailleurs fréquemment dans ces années, est empruntée à Michelet.⁷⁶ Cet emprunt n'a rien de fortuit : si la transformation de Malraux de socialiste pratiquant la solidarité internationale en gaulliste, classé habituellement « à droite », a suscité maintes interrogations, la méditation de Michelet permet à Malraux de voir une grande continuité entre les deux volets de son engagement. Non seulement il rappelle que « Michelet est celui qui a écrit le premier : « La France est une personne » » ; il voit aussi en Michelet « un des plus grands prosateurs du monde ».⁷⁷ Mais Malraux trouve surtout chez lui une pensée qui associe un programme d'égalité et d'édification sociale à une régénération nationale au moyen de la fraternité. Michelet réu-

73 P. SIMON-NAHUM, *André Malraux. L'engagement politique au XX^e siècle...*, op. cit., p. 51-53.

74 *Ibid.*, 73-78.

75 André MALRAUX, « Entretien avec Roger STÉPHANE à l'occasion de la sortie du livre *Les chênes qu'on abat...*, mars 1971 », in *Espoir. Revue de l'Institut Charles de Gaulle. 2. Malraux, paroles et écrits politiques inédits 1947-1972*, 1973, p. 107-108.

76 Jules MICHELET, *Le peuple*, Paul VIALLANEIX (éd.), Paris, Flammarion, 1992, p. 80. Malraux utilise la formule aussi dans André MALRAUX, « Antimémoires », in *Ibid.*, *Œuvres complètes. III*, Marius-François GUYARD, Jean-Claude LARRAT et François TRÉCOURT (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque la Pléiade », n° 263, 1996, p. 91 et dans un entretien au *Spiegel* en octobre 1968 : *Espoir. Revue de l'Institut Charles de Gaulle. 2. Malraux, paroles et écrits politiques inédits 1947-1972*, op. cit., p. 91.

77 Roger STÉPHANE, *André Malraux. Entretiens et précisions*, Paris, Gallimard, 1984, p. 35.

nit les valeurs républicaines et démocratiques que Malraux défend depuis son premier engagement politique et celles, nationales, qui s'y ajoutent à partir de son entrée dans la résistance — deux systèmes de valeurs généralement pensés comme contraires dans le champ politique au début de la guerre froide. Pour Malraux, c'est précisément cet antagonisme, qui se traduit dans l'opposition entre la politique du « gauche » et celle de « droite », à quoi le gaullisme voudrait remédier. C'est pourquoi il refuse la qualification du gaullisme comme un courant politique de droite, évoquant ce qu'il appelle un « bloc Michelet », qui fait référence au « bloc » dont autrefois parlait Clemenceau et qui englobait pour lui à la fois la nation entière et l'ensemble des républicains de gauche : « [L]e « bloc Michelet » s'identifie à ce que devrait être la gauche. Alors, c'est d'une part la pensée française qui correspond à [...] la dernière incarnation sociale de la justice. [...] [C'est d'autre part] la signification épique de la Révolution française. [...] À partir du moment où l'on lie cette solidarité à la conscience de l'épique que la France a apporté au monde, on est dans ce que j'ai appelé « le bloc Michelet » ; et contrairement à ce qu'on nous dit, chez nous, il n'y a personne d'autre qui le représente ». ⁷⁸ Pour Malraux, l'égalité à laquelle aspire la gauche dépend d'une régénération nationale qui, elle, ne peut que se réaliser par une fraternité qui sur le plan concret s'exprime par la justice sociale.

Implicitement à cette pensée sur une renaissance de la nation française, se trouve une réflexion sur la philosophie de l'histoire d'Oswald Spengler, philosophe allemand qui au terme de la Première Guerre mondiale prophétisait le déclin de l'Occident sur la base d'une morphologie selon laquelle les cultures sont considérées comme des unités closes, destinées, comme des plantes, à un cycle de vie de croissance, floraison et mort. ⁷⁹ Malraux, qui a fait connaissance de Spengler avant que son œuvre ne soit traduite en français, est séduit par sa conception organiciste des cultures et sa critique de l'eurocentrisme, mais il juge inadmissible son défaitisme. ⁸⁰ Si le second conflit mondial donne en apparence raison à Spengler, il rend pour Malraux d'autant plus urgente la tâche de trouver une issue à cette impasse. Le déclinisme spenglerien lui pose un défi tout à fait semblable à celui du « vieillissement de cultures » qui avait occupé Péguy. ⁸¹ Et tout comme Péguy, Malraux fait appel à Michelet pour surmonter cette crise. Avec Michelet, Malraux argumente que, malgré le sentiment de

78 *Ibid.* Voir sur le « bloc » de Clemenceau le chapitre 5.

79 Oswald SPENGLER, *Le déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, 5 vols., traduit par Mohand TAZEROUT, Paris, Nouvelle revue française, coll. « Bibliothèque des Idées », n° 4, 1931-1933.

80 André DABEZIES, « Malraux et les philosophies de l'histoire », *Europe*, 67, n° 727, 1989, p. 129-140. Pour Malraux et Spengler : Myriam SUNNEN, « Spengler, Oswald, 1880-1936 », in J.-C. LARRAT, *Dictionnaire André Malraux...*, *op. cit.*, p. 1029-1032.

81 Voir sur Péguy le chapitre 7.

vivre un cataclysme, le principe prométhéen permet toujours à une société de se transformer et d'éveiller une renaissance. Tant qu'il y a la volonté de vivre, il y a l'ouverture vers la révolution, vers ce que Malraux appelle aussi, d'un terme emprunté à la biologie, une métamorphose, mot qu'il retrouve chez le Michelet des œuvres d'histoire naturelle.⁸² C'est pourquoi, après la Seconde Guerre mondiale, la lecture de Michelet est essentielle et c'est pourquoi les espérances de Malraux sur celui qui éveillera cette renaissance sont tellement grandes : « Au-delà des textes juridiques », rappelle-t-il Place de la République le 4 septembre 1958, quand le général de Gaulle présente la nouvelle constitution qu'on approuvera trois semaines plus tard par référendum, « vous voterez pour la volonté de résurrection nationale, ou pour l'effacement de notre pays, en réponse à un homme qui tient de l'histoire le droit de nous appeler en témoignage ».⁸³ C'est ici la résurrection, non pas par l'historien à l'écoute des voix des archives, mais par l'homme qui incarne la grandeur.

Avec l'élection présidentielle du général de Gaulle et la nomination de Malraux au poste de ministre d'État chargé des affaires culturelles, ce dernier peut enfin commencer à mettre à exécution le programme de régénération de la France qu'il plaide depuis une douzaine d'années. Le premier ministre en France à être nommé spécialement pour la politique culturelle, Malraux la marquera durablement de son empreinte et imposera à la politique générale des gouvernements consécutifs sous la présidence du général une dimension culturelle que la politique française n'avait jamais eue avant.⁸⁴ Conforme au programme gaulliste d'une réforme nationale, la politique culturelle devient, en effet, un élément-clé de la politique tout court. À cet égard, le tandem Malraux-de Gaulle ne peut qu'être comparé avec les années de l'enracinement de la Troisième République, et cela encore partiellement, puisque les opportunistes libéraux des années 1880 n'ont jamais donné autant de substance précise à leur répertoire commémoratif et idéologique que Malraux. Tandis que l'État sous la Troisième République hésitait à créer des célébrations officielles, surtout quand il s'agissait d'honorer autre chose que des notions au demeurant assez vagues comme « la république » ou « la liberté », Malraux élabore un agenda complet de commémorations et de célébrations, souvent soigneusement orchestrées par

82 D.G. BEVAN, *Invincible Dialogue...*, *op. cit.*, p. 101. Sur la centralité du concept « métamorphose » chez Malraux, voir : Jean-Pierre ZARADER, « Métamorphose », in J.-C. LARRAT, *Dictionnaire André Malraux...*, *op. cit.*, p. 738-742.

83 André MALRAUX, « Discours prononcé place de la République le 4 septembre 1959 », in *Ibid.*, *Œuvres complètes. VI. Essais*, Jean-Yves TADIÉ et al. (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 566, 2010, p. 480.

84 Sur la politique culturelle de Malraux, voir surtout : Philippe POIRRIER, *L'État et la culture en France au XX^e siècle*, Paris, Librairie générale française, coll. « Livre de poche », 2000 ; Philippe URFALINO, *L'invention de la politique culturelle*, Paris, La documentation française, coll. « Travaux et documents », n° 3, 1996.

le ministère. Ainsi, il est l'inventeur d'une politique de commémoration nationale, visant un *aggiornamento* de la vieille « fête républicaine » qui au cours des décennies avait perdu de sa force.⁸⁵ Et en multipliant les discours commémorant la libération de Paris, la mort de Jeanne d'Arc, le transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon ou encore inaugurant les nombreuses « maisons de la culture » disséminées dans tout le pays, il construit ce qu'on est parvenu à appeler après coup « le mythe gaullien ».⁸⁶

À cette politique, Malraux rattache étroitement la mémoire de Michelet, chez qui il avait trouvé l'inspiration de son programme. À cet égard, la façon dont Malraux fait usage de l'héritage de Michelet diffère beaucoup de celle de de Gaulle lui-même, qui, quoique la lecture de l'historien ait certainement contribué à la formation de son esprit politique, ne se sert guère de réminiscences michelésiennes dans ses textes. Dans les « dits et écrits » de Malraux, en revanche, Michelet est très présent, le plus souvent sous la forme d'emprunts textuels inavoués, mais parfois explicites.⁸⁷ Une occasion éminente est la célébration de Jeanne d'Arc à Orléans à laquelle Malraux assiste en 1961. Dans son discours, il relie l'apparition de Jeanne d'Arc et l'appel du 18 juin, la Pucelle et la République, la patrie et l'universalité, et fait référence à Victor Hugo et Michelet.⁸⁸ La présence de Michelet dans son célèbre discours à l'occasion du transfert des cendres de Jean Moulin en 1964 est plus subtile et se révèle seulement dans le choix des mots : « Puissent les commémorations des deux guerres s'achever par la résurrection du peuple d'ombres que cet homme anima ».⁸⁹ Aussi quand Malraux défend à l'Assemblée nationale sa politique concernant les monuments historiques, il n'hésite pas à faire appel à Michelet pour affirmer la nécessité de la protection des monuments pour la reconstitution nationale : « C'est pour cela que nous voulons les sauver ; non pour la curiosité ou l'admiration, non négligeable d'ailleurs, des touristes, mais pour l'émotion des enfants que l'on y tient par la main. Michelet a montré jadis ces petits visages éblouis devant les

85 Olivier IHL, *La fête républicaine*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1996, p. 376.

86 Maurice AGULHON, *De Gaulle. Histoire, symbole, mythe*, Paris, Plon, 2000 ; Sudhir HAZAREE-SINGH, *Le mythe Gaullien*, Paris, Gallimard, coll. « La suite des temps », 2010.

87 Le titre « dits et écrits » est celui de la bibliographie raisonnée de Malraux : Jacques CHANUSSOT et Claude TRAVI, *Dits et écrits d'André Malraux. Bibliographie commentée*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2003.

88 André MALRAUX, « Commémoration de la mort de Jeanne d'Arc, 31 mai 1964 », in « Oraisons funèbres » in *Ibid.*, *Œuvres complètes. III...*, op. cit., p. 941.

89 André MALRAUX, « Transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon, 19 décembre 1964 », in *Ibid.*, *Œuvres complètes. III...*, op. cit., p. 948.

images de leur pays où la gloire n'avait pas d'autre forme que celle du travail et du génie. C'est elles qui nourrissent notre communion la plus profonde ».⁹⁰

Ses efforts de résurrection nationale par la politique culturelle et son dévouement à Michelet convergent en 1961, quand Malraux accepte le patronage d'une grande exposition aux Archives Nationales dédiée à l'historien. Hors de tout anniversaire ou date commémorative spéciale, cette exposition célèbre, selon André Chamson, académicien, compagnon de longue date de Malraux et nommé par lui directeur des Archives de France, « à travers la vie et l'œuvre de Michelet, [...] l'Histoire de France, avec le retour éternel de ses accomplissements ».⁹¹ L'exposition mise donc sur un même redoublement de la commémoration de Michelet et la commémoration de l'histoire nationale que le centenaire de la naissance de Michelet en 1898. En même temps, les objets exposés – il y en a plus de 550 – et la narration créée par leur mise en place révèlent un intérêt nouveau pour la personne de Michelet suscité par la publication du journal intime.⁹² Suivant un parcours plus ou moins chronologique, le visiteur y voit quasiment toutes les images existantes de Michelet, allant du buste sculpté par Antoine Bourdelle jusqu'à une caricature de Honoré Daumier ; des pièces d'archives et des manuscrits qui reflètent son activité, et notamment son travail d'archiviste ; et des objets comme son bureau et les peintures qui ornaient les murs de son cabinet de travail. En outre, il y a des pièces en rapport avec les commémorations de Michelet à la fin du XIX^e siècle : des articles de presse sur ses obsèques, une carte d'invitation avec le programme de la célébration au Panthéon de 1898.⁹³

Malraux attache à cette exposition « sur l'un des hommes qui a le plus profondément exprimé la République » une « valeur symbolique » éminente.⁹⁴ Les *Nouvelles littéraires* accordent à Chamson une surface assez large pour annoncer cette « très importante exposition ».⁹⁵ Exceptés un article sur un ton jubilatoire dans la même revue et un compte rendu favorable du *Monde*, l'accueil de l'ex-

90 *Journal officiel. Débats parlementaires. Assemblée nationale*, séance du 14 décembre 1961, p. 5638.

91 André CHAMSON, « Préface », in Paul VIALLANEIX et Bernard MAHIEU, *Michelet, sa vie, son œuvre, 1798-1874. Exposition aux Archives nationales, 1961*, Paris, Archives de France, 1961, p. x.

92 Viallaneix fait d'ailleurs partie de l'équipe d'organisation qui comprend aussi Jean-Pierre Babelon, conservateur chargé du Musée de l'Histoire de France, Bernard Mahieu, conservateur et chef du Service des Renseignements et Sabine Flaissier. P. VIALLANEIX et B. MAHIEU, *Michelet, sa vie, son œuvre, 1798-1874*, ... *op. cit.*, p. xii.

93 *Ibid.*

94 *Journal officiel. Débats parlementaires. Sénat*, séance du 21 novembre 1961, p. 1737.

95 André CHAMSON, « L'histoire doit être vécue avec passion », *Nouvelles littéraires*, 26 octobre 1961, p. 1

position est néanmoins tiède.⁹⁶ L'hebdomadaire « de l'intelligence française » quelque peu provocateur *Arts. Lettres, spectacles, musique* consacre presque une page entière à une enquête auprès d'hommes de lettres divers sur la question « Michelet. Est-il encore un grand historien ? », pour conclure qu'« il semble que sa lecture soit maintenant réservée aux spécialistes ».⁹⁷ Bien que certaines des personnes interrogées constatent que grosso modo sa conception de l'histoire est toujours valable, ou qu'il reste un grand écrivain, le verdict est sévère : « Michelet était trop lié à son temps, trop lié à un mouvement qu'il avait contribué à engendrer pour leur survivre ».⁹⁸

Ces réactions sont en effet symptomatiques de la politique culturelle de Malraux en général, qui relève quelque peu de l'anachronisme. Pour Jean-Claude Larrat, Malraux est resté, en tant que ministre pendant les années 1960, un « intellectuel des années 1930 » mal à l'aise à un moment où la figure de l'intellectuel est monopolisée par la gauche communiste et socialiste.⁹⁹ D'où, entre autres, son désarroi devant Mai '68. La fraternité, cette vieille solidarité nationale qui est la clé de voûte de son programme de régénération, n'est plus un concept mobilisateur à une époque où le champ discursif est dominé par l'individualisme, le libéralisme, l'anti-autoritarisme et, chez certains, une fascination communiste. Ce diagnostic vaut aussi pour l'interprétation de Michelet que Malraux préconise. Il s'agit d'un Michelet historien national d'abord, lu non seulement à travers la représentation canonique que la Troisième République avait fait de lui, mais surtout à travers Maurice Barrès.¹⁰⁰ Son programme de régénération nationale sous la direction d'un homme providentiel est tout aussi tributaire de l'auteur du *Roman de l'énergie nationale* que de l'historien de la résurrection des morts. Michelet représente pour Malraux la grandeur de l'histoire nationale, partant de la nation française, et le « bloc Michelet » cette partie du champ politique qui, en fait, le transcende en se posant au-dessus des partis. Michelet a été l'une des sources qui inspirent Malraux à se former, dans les années 1940, « une certaine idée de la France » sur un mode non exactement similaire mais bien comparable à celui de Febvre, et c'est cette idée que Malraux désire réaliser sous l'aile de celui qui l'incarne le mieux selon lui.¹⁰¹ Si cet esprit produit un élan

96 Annette VAILLANT, « Michelet tel qu'il fut », *Nouvelles littéraires*, 2 novembre 1961, p. 2 ; J.C., « Une exposition Michelet », *Le Monde*, 29 octobre 1961.

97 Daniel BERNET et Claude BONNEFOY, « Michelet, l'écrivain a-t-il sauvé l'historien ? », *Arts. Lettres, spectacles, musique*, n° 842, 8-14 novembre 1961, p. 3

98 *Ibid.*

99 Jean-Claude LARRAT (éd.), *André Malraux...*, *op. cit.*, p. 131-139 (p. 139 pour la citation) et 193-195.

100 André MALRAUX, « Sur Maurice Barrès, 1952 », in *Ibid.*, *Œuvres complètes. VI. Essais...*, *op. cit.*, p. 416-417 ; R. STÉPHANE, *André Malraux...*, *op. cit.*, p. 36.

101 Charles DE GAULLE, « Mémoires de guerre. 1. L'appel, 1940-1942 », in *Ibid.*, *Mémoires*, Marius-François GUYARD (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 465, 2000, p. 5.

considérable à partir de 1958, il s'avère dépassé dix ans plus tard. Les limites de cette interprétation de Michelet se montrent en particulier quand Gaëtan Picon, proche de Malraux et auteur de deux ouvrages sur lui, préface, dans l'après Mai '68, une nouvelle édition du cours de 1848 sous le titre *L'étudiant*, où il met en lumière un Michelet leader des étudiants, « marcusien », plus radicalement contestataire que Marx, et donc soixante-huitard avant la lettre.¹⁰² Cependant, sur le plan du discours politique, l'utilisation que fait Malraux de Michelet aura la vie plus longue que ne laisse présager le désenchantement. Certes, on ne cite plus souvent, sans sourire, Michelet au parlement. Mais le discours gaullien de grandeur nationale, dont grâce à Malraux la référence à Michelet est un des éléments de construction, existe encore et reste, surtout par des temps d'incertitude, où la nation elle-même devient l'objet de débat, un fonds à puiser.

Un cénacle de michelétistes fidèles

Viallaneix, éditeur du journal de Michelet, et qui rend hommage à Malraux en lui empruntant le titre de sa thèse *La voie royale. Essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, a bien compris le dévouement de ce dernier pour Michelet.¹⁰³ La passion de Viallaneix, protestant issu de Corrèze, pour Michelet est basée sur une affinité morale et politique qu'ils partagent, suscitée, comme chez Malraux, par l'expérience de la Seconde Guerre mondiale. En khâgne à Louis-le-Grand, Viallaneix suit les cours de Febvre sur Michelet au Collège de France, puis passe les derniers mois de guerre dans les maquis.¹⁰⁴ Il retrouve chez Michelet une éthique de responsabilité personnelle et d'engagement pour la liberté de conscience qu'il lui tient à cœur. Il s'identifie à Michelet et s'approprie de lui jusqu'à en faire un maquisard avant la lettre : « Par un de ces retours de l'histoire qu'observait Vico, il apparaît que Michelet retrouve, ces temps-ci, l'audience des hommes justes et libres. De nouveau se mêle aux vivants celui qui voulut ranimer le passé de la France et qui de l'histoire même fit une « résurrection » ». ¹⁰⁵ L'envers de cela est d'ôter le droit de parole à propos de Michelet à ceux qui ne rentrent pas dans la catégorie des « hommes justes et libres ».

102 Gaëtan PICON, « Michelet et la parole historique », in Jules MICHELET, *L'étudiant*, Paris, Seuil, coll. « Collection Pierres vives », 1970, p. 9-52.

103 P. VIALLANEIX, *La voie royale...*, *op. cit.* ; André MALRAUX, *La voie royale*, Paris, Grasset, coll. « Les cahiers verts », 1930.

104 Philippe LANÇON, « La leçon nationale. Paul Viallaneix se souvient du cours de Lucien Febvre sur Michelet en 1943 », *La Libération*, 4 décembre 2014.

105 Paul VIALLANEIX, « Les voies de l'amour, 1848-1874. Introduction », in *Ibid.* et B. MAHIEU, *Michelet, sa vie, son oeuvre, 1798-1874. Exposition aux Archives nationales, 1961...*, *op. cit.*, p. 126.

En dépit de leur inspiration morale et politique initiale, les études michelétistes se développent en un domaine spécialisé et largement dépolitisé qui gravite autour du Centre de recherches révolutionnaires et romantiques de l'université Blaise-Pascal (Clermont-Ferrand-II), cofondé par Viallaneix, et de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris avec ses archives de Michelet. L'inspiration morale se révèle toutefois dans le sentiment, que Viallaneix exprime à plusieurs reprises, que le public ne connaît pas assez Michelet, qu'on ne le lit pas et qu'il en est réduit à une réputation devenue banale d'historien national. La philologie devrait remédier à cette réduction, dont Viallaneix incrimine les dirigeants de la Troisième République mais surtout Athénaïs Michelet : « Au Panthéon national, Jules Michelet occupe un siège d'honneur, près du trône de Victor Hugo. [...] Les volumes de l'*Histoire de France* et de l'*Histoire de la Révolution* s'alignent sur les rayons de maintes bibliothèques familiales, depuis que d'héroïques républicains [...] les y ont pieusement rangés. Que recouvrent encore de vivant tout cet or municipal et cette respectable poussière ? Plus funeste que la mort, la gloire sépare solennellement l'écrivain de ses lecteurs, dont elle dégrade l'admiration en indifférence. Une Providence, cependant, veille sur l'histoire littéraire. Elle en répare les injustices ».¹⁰⁶ Par ces mots, Viallaneix s'inscrit dans une tradition de recherche remontant au XIX^e siècle où la philologie et la science de l'édition sont employées comme « mnémotechnologie culturelle » servant la construction d'un canon qui doit renforcer une identité collective.¹⁰⁷

D'abord tout seul, ensuite aidé de son collègue Robert Casanova et de plusieurs élèves, Viallaneix s'attaque dans les années 1970 à l'immense travail philologique pour que les œuvres de Michelet soient accessibles en éditions critiques. Leur dernière édition dite « complète », mais quelque peu incomplète en réalité et sans apparat critique, date des années 1890. Il est donc grand temps, semble-t-il, de remédier à ce manque, une opinion partagée par l'écrivain et auteur d'ouvrages d'histoire populaire Claude Mettra qui, lui aussi, entreprend une édition commentée de l'*Histoire de France*, mais n'a pas vocation à satisfaire les besoins de la recherche académique.¹⁰⁸ À partir de 1971, au moment où Gallimard tergiverse encore à propos des derniers tomes du *Journal*, les premiers tomes des *Œuvres complètes* de Viallaneix commencent à paraître chez Flammarion. L'ambition est de finir les vingt-et-un volumes prévus en 1974 pour le

106 P. VIALLANEIX, « Introduction », in J. MICHELET, *Écrits de Jeunesse ...*, op. cit., p. 9.

107 Paula HENRIKSON, « Inventing Literary Heritage. National Consciousness and Editorial Scholarship in Sweden, 1810-1830 », in Lotte JENSEN, Joep LEERSSEN et Marita MATHIJSSEN (éd.), *Free Access to the Past. Romanticism, Cultural Heritage and the Nation*, Leyde, Brill, 2010, p. 103-104.

108 Jules MICHELET, *Histoire de France*, 17 vols., Claude METTRA (éd.), Lausanne, Éditions Rencontre, 1966. Cette édition est reprise plusieurs fois, aussi dans des versions partielles, par Édito-Service et Robert Laffont.

centenaire de la mort de l'historien.¹⁰⁹ Au fur et à mesure que le travail avance, Viallaneix entre en contact avec des chercheurs venant de l'étranger, surtout du monde anglo-saxon, qui commencent découvrir Michelet. Ainsi, il associe à l'édition des ouvrages d'histoire naturelle l'américain Edward Kaplan, auteur d'une thèse qui porte en particulier sur ces mêmes ouvrages et d'une traduction anglaise commentée de fragments du *Journal*.¹¹⁰ Un autre volume est pris en charge par sa compatriote Linda Orr, dont les recherches reflètent l'influence de l'étude des structures rhétoriques de l'historiographie du XIX^e siècle de White.¹¹¹ L'enthousiasme pour Michelet ne se limite cependant pas aux seuls éditeurs des *Œuvres complètes* : la redécouverte de ses œuvres non-historiques, le matériel à explorer inclus dans le *Journal* et l'élargissement du potentiel interprétatif grâce aux nouvelles approches littéraires et historiographiques promettent une riche moisson d'études académiques de toutes sortes.¹¹²

Ainsi se tisse une communauté de chercheurs « michelétistes » autour de la collaboration au travail d'édition mais aussi grâce aux comptes rendus de leurs publications mutuelles. Or malgré le fait que le cadre formel, dont elle se dote — une association « À la recherche de Michelet » —, paraît éphémère, cette communauté doit être comprise comme les « sociétés d'amis d'écrivain » décrites par Pierre Boudrot.¹¹³ Celui-ci en discerne trois types, servant trois buts différents et qui reflètent l'évolution de la stature sociétale de l'écrivain. Il s'agit d'abord du « héros », l'auteur peu ou prou contemporain, honoré pour son exemplarité morale ou sociale et dont la célébration par une association prend une fonction identitaire. Ensuite viennent les associations pour promouvoir l'étude d'« écrivains classiques », qui, morts depuis longtemps, continuent à être considérés comme modèles d'excellence stylistique et dont la promotion sert, en plus de fins érudites, à la construction d'un canon national. Dans la troisième catégorie, on trouve les « écrivains-mortels », à qui le consensus de leur valeur

109 Paul VIALLANEIX, « Préface », in Jules MICHELET, *Œuvres complètes*, 1, 1798-1827, P. VIALLANEIX (éd.), Paris, Flammarion, 1971, p. 10.

110 Edward K. KAPLAN, *Michelet's Poetic Vision. A Romantic Philosophy of Nature, Man and Woman*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1977 ; Edward K. KAPLAN, *Mother Death. The Journal of Jules Michelet, 1815-1830*, Amherst, University of Massachusetts press, 1984.

111 Linda ORR, *Jules Michelet. Nature, History and Language*, Ithaca, Cornell University Press, 1976 ; *Ibid.*, *Headless History. Nineteenth-Century French Historiography of the Revolution*, Ithaca, Cornell University Press, 1990.

112 Pour un état des questions relativement complète des études michelétistes jusqu'au milieu des années 1970 : Paul VIALLANEIX, « Dossier bibliographique », *Romantisme*, 5, n° 10, 1975, p. 209-218.

113 Pierre BOUDROT, *L'écrivain éponyme. Clubs, sociétés et associations prenant nom d'écrivain en Occident depuis la Révolution française*, Paris, Armand Colin, 2012. Sur l'association « À la recherche de Michelet » : Simone BERNARD-GRIFFITHS, « Prélude à la célébration d'un bicentenaire », in *Ibid.* (éd.), *Variétés sur Michelet*, Clermont-Ferrand, Nizet, coll. « Cahiers romantiques », n° 3, 1998, p. 6.

littéraire ou l'exemplarité morale manquent et qui sont célébrés, souvent pour des raisons émotionnelles voire nostalgiques, par des associations mineures à des fins patrimoniales ou muséales. Le cas des michelétistes semble emprunter à différents types, car si Michelet a tous les traits d'un classique, qu'on édite et étudie en raison de sa canonicité, Viallaneix le considère aussi bien comme un héros. Chez Michelet, la propagation de son exemplarité morale suit donc les chemins de l'étude érudite.

Au xx^e siècle, les années 1970 sont l'âge d'or de Michelet : non seulement l'activité éditoriale et l'étude littéraire connaissent à ce moment leur plus grand éclat, mais c'est aussi la décennie de l'essor de la « nouvelle histoire » avec son appropriation de Michelet. Les deux tendances s'entrecroisent d'ailleurs continuellement, car les liens entre Viallaneix, Pierre Nora et Jacques Le Goff sont amicaux. Leurs contacts ont comme résultat la célèbre préface sur Michelet et le Moyen âge que livre Le Goff pour l'édition de Viallaneix.¹¹⁴ Les deux démarches, historienne et littéraire, se renforcent mutuellement, menant aussi à une propagation de la figure de Michelet et de ses œuvres auprès du grand public. À côté des éditions critiques, il y a en effet plusieurs éditions populaires, comme celle d'un abrégé de 690 pages par François Bluche dans une collection intitulée « Les grands monuments de l'histoire », ou l'édition illustrée par Gaston Barret du *Peuple* dans une collection socialiste militante.¹¹⁵ À ces moyens de diffusion déjà connus au xix^e siècle s'ajoutent cela va presque de soi au xx^e ceux de la radio et de la télévision. La médiatisation de l'historien et de son œuvre s'affirment à partir de 1967, quand Denise Centore dédie une semaine de son programme de radio « Dossier de l'Histoire » à l'achèvement par Michelet de son *Histoire de France*, cent ans auparavant.¹¹⁶ À partir de ce moment, Viallaneix fait des apparitions médiatiques régulières pour informer le grand public de l'auteur pour qui il se passionne.¹¹⁷ Ce sont aussi les années où *La sorcière* devient un livre très en vogue, dont on va découvrir les possibilités de mobilité et procréativité par un programme de radio en 1974 et plusieurs adaptations théâtrales.¹¹⁸ En 1982, le réalisateur et scénariste Charles Brabant en tourne une

114 Voir le chapitre 8.

115 Jules MICHELET, *Histoire de France. Édition abrégée*, François BLUCHE (éd.), Paris, Laffont, Le Club français du livre, coll. « Les grands monuments de l'histoire », n° 6, 1971 ; Jules MICHELET, *Le peuple*, illustré par Gaston BARRET, Paris, Éditions Martinsart, coll. « L'humanité en marche. Liberté Égalité Fraternité », 1971. Un compte rendu des deux éditions : G.G.A., « Michelet en abrégé », *Le Monde*, 18 juin 1971.

116 Marcelle Michel, « Semaine Michelet. Un historien actuel », *Le Monde*, 16 juin 1967.

117 Par exemple dans le documentaire « Une pierre blanche pour Jules Michelet », par Jean Jacques BLOCH, Antenne 2, 25 août 1975, <http://www.ina.fr/video/CPB75052305> (consulté le 1^{er} juillet 2016) et « Michelet. L'homme qui mangeait l'histoire », par Alain DHENAUT, dans le programme « Des millions de livres écrits à la main », TFI, 11 août 1976.

118 « Les grandes heures de la sorcellerie. La Sorcière » par Catherine BOURDET, France

version pour le petit écran, où, dans un choix révélateur, il assimile Athénaïs Michelet à la sorcière en faisant jouer les deux rôles par la même actrice.¹¹⁹

Le centenaire de la mort de l'historien, en 1974, peut être considéré comme l'apogée de la ferveur michelétienne : c'est l'occasion de plusieurs numéros spéciaux de revues et de colloques, dont un est organisé par la Société d'histoire littéraire de la France au Collège de France et un autre avec la participation de la Délégation générale aux célébrations nationales du Secrétariat de la Culture.¹²⁰ Ce sont chaque fois des réunions d'éditeurs des *Œuvres complètes* et des chercheurs français et anglo-saxons se consacrant à Michelet. Sur France Culture, Françoise Gaillard anime une table ronde avec des michelétistes de tout poil.¹²¹ Une exposition à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, organisée avec le concours du Secrétariat d'Etat à la culture et subventionnée par la Ville de Paris, a lieu l'année suivante. À l'aide de peintures et de lithographies du Paris de l'époque de Michelet et de pièces de ses archives, elle montre au public comment ses pérégrinations dans la ville ont laissé leurs traces dans sa pensée.¹²² Comme en 1924, la commémoration de 1974 en est surtout une des littéraires et des institutions culturelles, mais cette fois-ci, les autorités y apportent tout leur soutien.

Culture, 6 janvier 1974. Micheline KAHN, « Relire « la Sorcière » », Aire Libre-Montparnasse, à partir d'avril 1977, qui a eu une critique dans *Le Monde* : Michel CURNOT, Théâtre. Relire « la Sorcière », *Le Monde*, 4 mai 1977 ; Laurence FÉVRIER et Créations Chimène, « Michelet et la Sorcière », Paris, Théâtre de la Cité internationale, mai 1982 ; Théâtre de l'Enfumeraille, « Sorcières. D'après l'œuvre de Jules Michelet », Nantes, Salle Paul-Fort, mai 1985. En 2015, Julie Timmerman a fait une adaptation théâtrale de l'œuvre au Festival Off d'Avignon.

119 Charles BRABANT, « La Sorcière », téléfilm basé sur l'œuvre de Jules Michelet, diffusé sur TF1, 25 mai 1982, <http://www.ina.fr/video/CPA82051951> (consulté le 1^{er} juillet 2016). Pierre ENCKELL, « Le diable en direct. « La Sorcière » de Michelet, adaptée sur TF1 », *Nouvelles littéraires*, 20-26 mai 1982, p. 60.

120 *Michelet*, numéro spécial d'*Europe. Revue Littéraire Mensuelle*, 51, n° 535-536, 1973 ; *Michelet*, numéro spécial de la *Revue d'histoire littéraire de la France* avec les actes du colloque du 17 novembre 1973 au Collège de France, 74-5, 1974 ; Jacques LE GOFF (éd.), *Michelet*, coll. « L'Arc, Aix en Provence », n° 52, 1973 ; Paul VIALLANEIX (éd.), *Michelet cent ans après. Études et témoignages*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. « Romantisme. Études romantiques », 1975 ; *Michelet et « Le Peuple »*. Actes du Colloque tenu à l'Université de Nanterre le 23 février 1975, 2 vols., Nanterre, Université de Paris X, coll. « Centre d'études des Sciences de la littérature. Société des études romantiques », 1975.

121 « Résurrection de Michelet. Table ronde animée par Françoise Gaillard et Paul Viallaneix, avec la participation de Roland Barthes, Jean Pierre Faye, Jean Gaulmier, Jacques Le Goff, Robert Mandrou, Claude Mettra, Madeleine Reberieux, Jacques Seebacher et Michel Serres », Transcription de l'émission de France Culture, 2 mars 1974, in P. VIALLANEIX (éd.), *Michelet cent ans après...*, op. cit., p. 11-46.

122 Société des amis de la Bibliothèque historique de la ville de Paris, « *Moi-Paris* ». Centenaire de la mort de Jules Michelet. Catalogue de l'exposition organisée à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, Paris, Imprimerie municipale, 1975. Voir aussi : « Michelet, piéton de Paris », *Le Monde*, 15 mars 1975 ; Bernard CHAPUIS, « Michelet, sa ville et la Révolution », *Le Quotidien de Paris*, 18 avril 1975.



Image 18 : Le château de Vascoeuil, château du XV^e siècle avec une tourelle. Au milieu, le colombier du XVII^e siècle et à gauche les anciennes écuries.

L'un des colloques du centenaire se tient à Vascoeuil dans l'Eure, dans l'ancien château de la famille Dumesnil où Alfred et Adèle Michelet s'étaient installés après leur mariage. En 1965 le château à l'abandon est acheté par l'avocat à la Cour de Paris François Papillard, qui entreprend de grands travaux de restauration et se révèle un passionné de l'histoire du lieu et de la région. Grâce à ses grands efforts et ceux de sa femme, le château et son domaine sont transformés en quelques années en un centre culturel accueillant des expositions d'artistes contemporains et en une maison d'écrivain.¹²³ Juste avant le centenaire de la mort de Michelet, Papillard achève une exposition permanente dédiée à Michelet, qui la veille du colloque est inaugurée par Jacques Rueff, chancelier de l'Institut de France et par ailleurs voisin de Papillard à Paris.¹²⁴ On y expose des objets personnels, des gravures et des photographies de Michelet et de nombreux documents sur sa vie et ses œuvres. Dans la tour, on y reconstitue son cabinet de travail, dans lequel on peut voir l'effigie en cire de l'écrivain assis à son bureau.¹²⁵ Le musée est honoré en 1988 de la visite du Président de la République, François Mitterrand, qui exprime ainsi non seulement sa reconnaissance envers cette initiative de mise en valeur du patrimoine historique,

¹²³ Voir le site internet du Château de Vascoeuil : <http://www.chateauvascoeuil.com/> (consulté le 2 juillet 2016).

¹²⁴ Paul VIALLANEIX, « Avant-propos », *Ibid.* (éd.), *Michelet cent ans après... , op. cit.*, p. 7-8 ; Brochure illustrée du Château de Vascoeuil, 1974, conservée dans : BHVP, Documents d'actualité, Michelet (Jules). Centre culturel, maison Michelet de Vascoeuil (Eure), devenu Musée pour le Bicentenaire ; « Manifestations du centenaire de la mort de J. Michelet », programme des manifestations du 27-29 juin 1974 au château de Vascoeuil, conservé dans : Archives du Collège de France, Paris, CDF 16 299 : Jules Michelet (1798-1874). Chaire d'histoire et morale (1838-1852).

¹²⁵ François PAPILLARD, *Jules Michelet (1798 – 1874). « Moi, Amoureux de Vascoeuil... ! »*, Condé-sur-Noireau, Corlet, 1994 contient un catalogue des objets exposés.



Image 19 : Le cabinet de travail de Michelet reconstitué dans la tour du château de Vascœuil.

mais aussi envers Michelet.¹²⁶ Au fur et à mesure que les études michelétistes se développent, Papillard agrandit et actualise son exposition, ce qui, en 1989, est l'occasion d'une nouvelle inauguration solennelle, rattachée expressément aux célébrations du bicentenaire de la Révolution et en présence, cette fois, de Jean Lecanuet, ancien ministre, et Henri Collard, sénateur.¹²⁷ Depuis lors, le château devient, à côté de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, le lieu de rassemblement habituel des michelétistes où pendant un certain temps ils vont retourner annuellement pour leurs colloques.¹²⁸

Papillard présente son château comme « la maison de Michelet », où il aurait écrit de grandes parties de l'*Histoire de la Révolution française* et dans les jardins duquel il aurait trouvé l'inspiration pour ses œuvres d'histoire naturelle. Michelet l'a en effet fréquenté, surtout dans les années 1840, et se sentait très bien dans ce « [l]ieu d'intimité, de plaisir, de rêverie [...] admirablement frais dans [la] chaleur ». ¹²⁹ Que cet « enfant de Paris » puisse être appelé « Maître de Vascœuil », que « [j]amais le lien entre un auteur et le cadre de ses pensées n'[ait]

¹²⁶ *Ibid.*, p. 55.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 6.

¹²⁸ Paul VIALLANEIX (éd.), *Michelet écrit l'« Histoire de la Révolution »*, Actes du colloque de Vascœuil, 30 juin – 1^{er} juillet 1989, Besançon, Université de Besançon, coll. « Annales littéraires de l'Université de Besançon », n° 505, 1993 ; Paul VIALLANEIX et Simone BERNARD-GRIFFITHS (éd.), *Dialogues autour de Vascœuil. Dumesnil et Michelet*, Paris, Nizet, coll. « Cahiers romantiques », n° 1, 1995.

¹²⁹ J. MICHELET, *Journal. Tome I, 1828-1848...., op. cit.*, p. 410, note du 11 juin 1842.



Image 20 : Effigies en cire de Jules et Athénaïs Michelet dans le château de Vascoëuil, avec des images d'oiseaux comme décoration au mur.

été aussi apparent que dans cette terre généreuse où, à partir de 1842, et pendant plus de vingt années, Michelet a vécu, pensé et écrit », est cependant une exagération relevant de l'invention de tradition.¹³⁰ Après son mariage avec Athénaïs, quand les relations avec les Dumesnil se détériorent, il n'y retourne guère. Attribuer, en plus, au cadre vert de Vascoëuil la transformation de Michelet en naturaliste c'est négliger le rôle d'Athénaïs. Dans la présentation du musée, elle est d'ailleurs quasiment absente. En effet, la présence de cette seconde épouse s'accorde mal avec l'histoire dont Papillard a besoin pour pouvoir faire de son château, à juste titre, la « maison de Michelet ». C'est sa version qui finit par s'imposer, par exemple, dans un livre de photos récent qui dit que dans « cette maison [qui] prendra sa véritable dimension avec la venue de l'historien », Michelet a écrit « une grande partie de sa monumentale *Histoire de France* ». ¹³¹ Ainsi, la création du musée de Michelet, qui ancre la mémoire de l'écrivain dans un lieu physique, institutionnalise en quelque sorte l'image négative d'Athénaïs en vigueur parmi les michelétistes et renforce la tendance à mettre l'accent sur la première partie de sa carrière.

¹³⁰ Eric HOBBSBAWM et Terence RANGER (éd.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983. « Maître de Vascoëuil », dans : F. PAPIILLARD, *Michelet et Vascoëuil...*, *op. cit.*, p. V.

¹³¹ François VICAIRE et Jean-François LANGE, *La maison de Michelet. Le Château de Vascoëuil*, Darnétal, Petit à Petit, coll. « Maisons d'écrivains », 2006, p. 5 et 7.

À côté de l'image du Michelet châtelain créée par Papillard, il en circulent plusieurs autres dans cette année 1974. L'impression que laisse le centenaire en est une d'éclectisme : lors des colloques, et dans les revues spécialisées, c'est un Michelet écrivain littéraire qui prévaut, mais l'exposition à la Bibliothèque historique présente surtout l'enfant de Paris. De plus, la presse, où le centenaire a un retentissement considérable, forge parfois une toute autre représentation de lui, souvent basée sur des images plus anciennes de provenance diverse : l'historien national, le patriote, le militant républicain. Par exemple, Robert Mandrou publie dans *Le Monde* un article de fond qui le présente comme le « classique de la liberté » fébvrien et le précurseur de l'histoire écrite « d'en bas ». ¹³² Gilbert Comte, aussi dans *Le Monde*, fait l'éloge du captivant récit de *l'Histoire de France* pour lequel Michelet mérite tout à fait, selon lui, le « culte » qu'on lui voue. ¹³³ Au *Figaro*, Emmanuel Berl regrette qu'on ait manqué l'occasion du centenaire pour finalement transporter l'historien au Panthéon, car « [n]ous avons tous « une certaine idée de la France ». Et cette idée reste celle que Michelet conçut ». ¹³⁴ De l'autre côté du spectre politique, dans *L'Humanité*, on sollicite le « fils du peuple plus actuel que jamais » pour la cause des ouvriers en grève du syndicat C.G.T. du Livre et celle des damnés de la terre en général. ¹³⁵ À l'encontre des nouvelles interprétations littéraires, la presse préfère donc des représentations plus historiographiques et politiques de Michelet, qui d'ailleurs s'excluent parfois mutuellement. Peu importe, en 1974, Michelet appartient à tout le monde sans distinction.

L'âge d'or des études michelétistes ne perdure cependant pas. Déjà en 1978, *Le Monde* et *Le Figaro* se montrent très critiques à propos d'un documentaire sur l'historien, ce qui ne semble pas seulement être dû à la (mauvaise) qualité de la production, mais aussi au fait que le moment propice est passé. ¹³⁶ Tandis que *Le Monde* juge le programme indigne de Michelet, *Le Figaro* constate qu'il montre surtout que le patriotisme de l'écrivain ne parle plus aux jeunes générations. Autre signe du recul de l'intérêt pour Michelet, les ennuis autour de l'édition des *Œuvres complètes* : le centenaire de la mort de Michelet comme date d'achèvement se révèle trop ambitieux ; même la date du bicentenaire de la Révolution, qui aurait été l'occasion par excellence de sortir les tomes de *l'Histoire de la Révolution française*, est manquée. Quant à la politique de Flam-

¹³² Robert MANDROU, « Michelet, ce « classique de la liberté » », *Le Monde*, 8 février 1974.

¹³³ Gilbert COMTE, « Actualité de Michelet », *Le Monde*, 27 janvier 1975.

¹³⁴ Emmanuel BERL, « Michelet au Panthéon », *Le Figaro*, 1 février 1974.

¹³⁵ Jean HUGONNOT, « Michelet, fils du peuple plus actuel que jamais », *L'Humanité*, 25 août 1975.

¹³⁶ Mathilde LA BARDONNIE, « « La France de Michelet » sur TF1. Mauvaise leçon », *Le Monde*, 3-4 septembre 1978 ; Christian COMBAZ, « Michelet : la passion de l'Histoire. « La France de Michelet ». TF1 1.22 h. », *Le Figaro*, 5 septembre 1978.

marion de ne pas lancer tous les volumes au même moment, mais de les faire paraître l'un après l'autre dès qu'ils sont prêts, elle ne paraît pas favorable aux ventes. Les journalistes ne vont tout de même pas écrire un nouveau compte rendu à chaque parution des vingt-et-un tomes ! Au début des années 1990, le projet est abandonné : le dernier volume paraît en 1987 et les volumes de 10 à 15 et 19, l'*Histoire de France* à partir de Louis XV et l'*Histoire de la Révolution française* ne paraissent jamais. Parallèlement à cet enlisement progressif des *Œuvres complètes*, la production des commentaires et études biographiques est, après la floraison des années 1970 et 1980, elle aussi en baisse. Il faut y voir un signe d'épuisement relatif de l'approche longtemps fructueuse qui mêle les questionnements psychanalytiques à l'analyse textuelle barthésienne, là où on n'arrive pas vraiment à en trouver une autre. À cela s'ajoute en 1991 le départ à la retraite de Viallaneix, animateur des études michelétistes, sans qu'un successeur ne s'impose immédiatement. À terme, son élève Paule Petitier lui succède dans ce rôle, mais elle ne se révèle jamais comme chef d'un groupe soudé, à l'instar de Viallaneix.

Sur un plan plus fondamental, pourtant, la perte de vigueur des études michelétistes traduit une régression de l'attention publique pour l'écrivain. La « nouvelle histoire » des années 1970 n'est plus si nouvelle ni si militante : Malraux a disparu et, depuis les travaux de Furet et leur percée auprès du grand public lors du bicentenaire de la Révolution, Michelet subit la concurrence de Tocqueville. Enfin, les questions que Michelet adresse ne sont pas à l'ordre du jour politique. À ces raisons externes aux michelétistes eux-mêmes, s'ajoute le fait que la représentation de Michelet créée par leurs études littéraires poussées est moins commode à consommer pour un grand public et se prête moins facilement à une large canonisation que la représentation répandue par les éducateurs de la Troisième République. Les nouvelles interprétations de Michelet, par leur prodigieuse richesse et par l'usage qu'on y fait des techniques d'analyse avancées des études littéraires spécialisées, demandent un niveau de formation littéraire dont tout le monde ne dispose pas. Et quand, à l'instar de Barthes, toute l'œuvre de Michelet est considérée comme également représentative et digne d'attention, la tâche d'en tirer encore des anthologies pourtant nécessaires à la popularisation d'une œuvre de telles dimensions devient pénible.

Le bicentenaire de la Révolution, qui aurait pu offrir l'opportunité d'une actualisation de Michelet, n'a guère eu cet effet. Tandis que cent ans auparavant, le gouvernement avait subventionné une nouvelle édition de l'*Histoire de la Révolution*, cette fois-ci, une bonne édition actualisée fait défaut. Il faut s'arranger avec une réimpression de l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade que le spécialiste de Robespierre Gérard Walter a fait en 1939 pour le cent-cinquantième

et qui commence à vieillir.¹³⁷ En effet, la contribution des michelétistes à l'immense production écrite dans le cadre du bicentenaire se révèle assez maigre, se limitant quasiment à deux anthologies des « grandes journées » et de « portraits » révolutionnaires de Michelet composées et commentées par Petitier et préfacées par Michel Vovelle et Maurice Agulhon.¹³⁸ Michelet a pourtant inspiré quelques-uns des nombreux spectacles montés en rapport avec le bicentenaire, dont une projection scénique à l'Odéon par Élisabeth de Fontenay.¹³⁹ Or dans le discours médiatique, l'interprétation de la Révolution qui prévaut est celle de François Furet, de sorte que Vovelle se hasarde à la qualification de « nouvelle vulgate ».¹⁴⁰ C'est d'ailleurs un Furet largement accaparé par la cause des anti-révolutionnaires exaspérés qui en amont du bicentenaire se manifestent de façon bruyante.¹⁴¹ Leur campagne de presse contre la commémoration révolutionnaire est déclenché par le *Figaro magazine* du 11 octobre 1986 où Louis Pauwels et Georges Sufferf ressortent Hippolyte Taine et blâment Michelet d'être le grand « fondateur du culte » révolutionnaire en utilisant un raisonnement qui rappelle les publicistes catholiques des années 1900-1910 : « [L]a Révolution que les enfants des écoles, des lycées et des facultés ont apprise durant un siècle, est davantage un récit mythologique qu'une histoire. Auteur de ce scénario prodigieux : Jules Michelet. [...] À sa manière, le délire historico-littéraire de Michelet est mystique ».¹⁴² Si cette condamnation indique surtout l'écho que Michelet provoque encore, force est de constater qu'elle a été suffisamment ef-

137 Jules MICHELET, *Histoire de la Révolution française*, 2 vols., Gérard WALTER (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 55 et 56, 1939. Elle est réimprimée en 1952 et 1987-1989. Robert Laffont reprend en outre l'édition Mettra : Jules MICHELET, *Histoire de la Révolution française*, 2 vols., Claude METTRA (éd.), Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1988.

138 Jules MICHELET, *Histoire de la Révolution. Les grandes journées*, Paule PETITIER (éd.), Michel VOVELLE (préface) Paris, Librairie générale française, coll. « Le livre de poche », n° 4281, 1988 ; Jules MICHELET, *La Révolution française. Portraits de la Révolution*, Paule PETITIER (éd.), Maurice AGULHON (préface) Paris, Librairie générale française, coll. « Le Livre de poche », n° 4284, 1989.

139 « Michelet, ou le don des larmes. Projection scénique de l'*Histoire de la Révolution française* de Jules Michelet », texte d'Élisabeth DE FONTENAY, mise en scène de Simone BENMUSA, Théâtre national de l'Odéon, juillet 1989. Voir aussi : Michel COURNOT, « Michelet et Tabucchi. Les intuitions de l'historien », *Le Monde*, 1 juillet 1989. Sur la popularité des spectacles du bicentenaire : Patrick GARCIA, *Le bicentenaire de la Révolution française. Pratiques sociales d'une commémoration*, Paris, CNRS Éditions, 2000, p. 279-288 ; Pascal ORY, *Une nation pour mémoire. 1889, 1939, 1989 : trois jubilés révolutionnaires*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1992, p. 207-208.

140 Michel VOVELLE, « L'historiographie de la Révolution à la veille du bicentenaire », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 272, 1988, p. 118. Voir aussi : Steven KAPLAN, *Adieu 89*, traduit par André CHARPENTIER et Rémy LAMBRECHTS, Paris, Fayard, 1993.

141 *Ibid.*, p. 62-118 ; P. ORY, *Une nation pour mémoire...*, *op. cit.*, p. 197.

142 Georges SUFFERF, « Pour en finir avec la Révolution », *Le Figaro Magazine*, 11 octobre 1986, p. 29-37.

ficace pour que la réputation de l'auteur de l'*Histoire de la Révolution* officialisée en 1889 ne s'en remette plus entièrement.

Cela n'empêche que, neuf ans plus tard, le bicentenaire de la naissance de Michelet en 1998 est célébré avec tous les honneurs. L'année commence avec la publication d'un recueil de *Variétés sur Michelet* par Simone Bernard-Griffiths, élève de Viallaneix et spécialiste d'Edgar Quinet, et d'un numéro spécial de la revue *Europe* avec une équipe d'auteurs très variés allant des historiens Georges Duby et Maurice Agulhon au poète et essayiste Jacques Darras, sans oublier, bien sûr, le noyau des michelétistes.¹⁴³ Ensuite, des colloques sont programmés au Collège de France et à Vascœuil.¹⁴⁴ Le Collège de France célèbre ce bicentenaire de façon plus étendue en invitant l'historien américain basé aux Pays-Bas Arthur Mitzman à donner quatre cours spéciaux sur Michelet.¹⁴⁵ Tenant de la psychohistoire, il est l'un des rares historiens de cette époque à faire de Michelet un vrai sujet d'étude et à publier en 1990 une biographie en anglais.¹⁴⁶ Mitzman voit son apport d'historien aux études michelétistes en majorité littéraires surtout dans sa contribution à la compréhension du contexte socio-politique et de la mentalité de l'élite intellectuelle du temps de Michelet, ce qui lui permet de comprendre la dynamique entre ce contexte et la formation de sa pensée. Outre sa méthode nettement psychanalytique, fructueuse dans le cas de Michelet grâce à la disponibilité du journal et du riche fonds de papiers personnels, sa démarche ne diffère cependant pas autant de celle du littéraire et contributeur aux *Œuvres complètes* Éric Fauquet qui, aussi en 1990, publie une biographie où il aborde surtout le Michelet professeur d'histoire.¹⁴⁷ Or, malgré leurs recherches exhaustives des sources originales, Mitzman et Fauquet restent dans le cadre tracé au début du siècle par Monod, se limitant peu ou prou à la période antérieure à 1852. La seule biographie avant la fin du XX^e siècle à traiter de la totalité de la vie de Michelet est celle de Viallaneix, dernière publication en rapport avec le bicentenaire de sa naissance.¹⁴⁸ C'est une somme qui fait honneur à son titre

143 Simone BERNARD-GRIFFITHS (éd.), *Variétés sur Michelet...*, *op. cit.* ; *Michelet*, numéro spécial d'*Europe. Revue littéraire mensuelle*, 76, n° 829, 1998.

144 Simone BERNARD-GRIFFITHS et Christian CROISILLE (éd.), *Michelet entre naissance et renaissance (1798-1998). Actes du colloque du bicentenaire tenu au château de Vascœuil – Musée Michelet en septembre 1998*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, coll. « Cahiers romantiques », n° 6, 2001 ; Laurence RICHER (éd.), *Colloque Michelet. Colloque tenu au Collège de France pour le bicentenaire de la naissance de Michelet*, Paris, édition à compte des auteurs, 1999.

145 Arthur MITZMAN, *Michelet ou La subversion du passé. Quatre leçons au Collège de France*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 1999.

146 Arthur MITZMAN, *Michelet Historian. Rebirth and Romanticism in Nineteenth-Century France*, New Haven, Yale University Press, 1990.

147 Éric FAUQUET, *Michelet ou la gloire du professeur d'histoire*, Paris, Cerf, coll. « Passages », 1990.

148 Paul VIALLANEIX, *Michelet, les travaux et les jours, 1798-1874*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1998.

Michelet, les travaux et les jours : sur le mode de la chronique, elle traite, parfois jour pour jour, la vie de l'écrivain. Pour Viallaneix, c'est la réalisation du vœu même de Michelet, qu'il a émis à divers moments de sa vie : faire son autobiographie avec les matériaux collectés dans ses papiers personnels.¹⁴⁹ Après toute une carrière passée à dépouiller les papiers de Michelet, l'identification entre l'écrivain et le chercheur qui écrit l'autobiographie que l'écrivain n'a jamais pu écrire, est donc complète.

Ces biographies font la synthèse des études michelétistes, dont le rythme est scandé jusqu'aux années 1990 par les grands chantiers d'édition. Elles n'ont pu être écrites que grâce à ces recherches érudites entamées depuis les années 1970, mais sont aussi un signe que ce projet d'étude approche les limites de ses possibilités. Les analyses littéraires de Michelet — qui prennent alors en général la forme de l'article et non plus celle de la thèse ou de la monographie substantielle — apparaissent plus souvent comme des élaborations d'arguments déjà connus et esquissés il y a longtemps. On a plus ou moins récolté tout ce qu'il y avait à prendre dans ce verger et la génération de chercheurs qui s'y est investie vieillit. En 1995, Viallaneix, aidé d'Oscar Haac et d'Irène Tieder, publie les *Cours au Collège de France*, préparés depuis longtemps et accueillis, après l'arrêt des *Œuvres complètes*, par la prestigieuse « Bibliothèque des Histoires » de Nora aux éditions Gallimard. Ainsi, il excède considérablement la mission de cette collection destinée à la publication de recherches innovatrices. L'accueil est plutôt favorable : *Le Monde*, *La Libération* et *La Croix* y consacrent quelques colonnes et constatent l'intérêt de cette publication, bien que, selon Jean-Paul Rioux, ces cours « ne bouleverse[nt] pas notre vision de l'apport de Michelet à une prise de conscience de la modernité sur la trace du passé », car ils « sont si mêlés à son oeuvre [...] qu'on croit tout en connaître avant de les avoir ouverts ».¹⁵⁰ La seule initiative vraiment nouvelle dans cette décennie est la publication en douze tomes de la *Correspondance générale* de Michelet, projet désiré par Viallaneix mais qu'il n'a pu réaliser. C'est Louis Le Guillou, expert des correspondances d'écrivains du XIX^e siècle, qui s'y attelle. En l'absence de subvention de la part d'organismes scientifiques pour cette édition, qu'il juge « indispensable à la connaissance du XIX^e siècle », il prend sa retraite anticipée pour réaliser ce projet.¹⁵¹

149 *Ibid.*, p. 9-10.

150 Jean-Pierre RIOUX, « Le rameau d'or de Michelet », *Le Monde*, 8 septembre 1995. Les autres comptes rendus : Laurent LEMIRE, « Jules Michelet, tribun de France », *La Croix*, 29 septembre 1995 ; Michelle PERROT, « Michelet, professeur de France », *La Libération*, 28 septembre 1995.

151 Louis LE GUILLOU, « Introduction », in Jules MICHELET, *Correspondance générale. Tome I, 1820-1832*, Louis LE GUILLOU, Ceri CROSSLEY et Simone BERNARD-GRIFFITHS (éd.), Paris, H. Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 1994, p. 9-10.

Malgré son esprit de sacrifice et son sentiment de vertige pour cette tâche immense de « reconstituer un puzzle géant, de plus de 10.000 pièces », Le Guillou doit faire le constat que l'évidence des grands projets d'édition de Michelet a disparu.¹⁵² Car, lors de la publication des deux premiers tomes, Pierre Lepape se demande, dans son influent « Feuilleton » du *Monde des livres*, quel est l'intérêt de telles publications de correspondances intégrales d'écrivains : « Présés comme nous sommes, les lentes et patientes explorations érudites nous étonnent, quand elles ne provoquent pas une sorte d'amusement, admiratif et apitoyé tout à la fois. [...] De ces exploits savants et obscurs, de ces escalades par la face nord d'himalayas de papier, émane une poésie de l'inutile ».¹⁵³ Même si Lepape finit son compte rendu sur un ton plutôt favorable, admettant qu'« [i]l suffit pourtant d'ouvrir la *Correspondance générale* de Michelet pour être immédiatement immergé dans le plus polyphonique des romans », le fait de poser cette question est ressenti par Le Guillou comme une gifle douloureuse. Il répond en 1998 : « [J]e n'apprendrai rien à personne en affirmant que rien ne vaut une correspondance [...] pour connaître un auteur. [...] Car] il est bien évident qu'on ne pourra écrire une biographie valable de Michelet que lorsque toute sa correspondance aura été publiée ».¹⁵⁴ Après cette collision, il n'y aura plus que peu de réactions de la part des journalistes sur ce dernier grand projet d'édition.

De même, l'espoir, exprimé par Viallaneix, que ce « monument » « va faciliter et étoffer la « résurrection » de Michelet », qui, par cette édition, enfin peut devenir « à proprement parler, « intégrale » » ne s'est guère réalisé.¹⁵⁵ En effet, l'accomplissement de la *Correspondance générale* a plutôt marqué la fin d'une époque. La canonisation littéraire de Michelet semble plus ou moins achevée, en dépit de l'abandon des *Œuvres complètes*, qui fait que, entre autres, la très importante *Histoire de la Révolution française* n'est pas disponible en édition critique. Michelet devenu auteur canonique littéraire, sa stature s'est aussi normalisée parmi d'autres écrivains du XIX^e siècle. Il y a désormais des michelétistes, comme il y a des hugoliens, des balzaciens ou des dumasiens, tous avec leurs propres réseaux de chercheurs et d'étudiants, quoiqu'il y ait plus d'hugoliens et moins de dumasiens que de michelétistes. Michelet est encore lu au sein

152 *Ibid.* p. 10.

153 Pierre LEPAPE, « Le Feuilleton, Les incertitudes d'un prophète », *Le Monde des livres*, 28 octobre 1994.

154 Louis LE GUILLOU, « Pourquoi une Correspondance générale », in S. BERNARD-GRIF-FITHS (éd.), *Variétés sur Michelet...*, *op. cit.*, p. 9-17. Le même texte dans : *Michelet*, numéro spécial d'*Europe*, 1998 ..., *op. cit.*, p. 138-145.

155 Paul VIALLANEIX, « Un monument. La *Correspondance générale* de Michelet », in Centre d'études des correspondances et journaux intimes des XIX^e et XX^e siècles, *Autour de la correspondance générale de Michelet*, Brest, CNRS. UBO Faculté des lettres Victor Ségalen, coll. « Cahiers », n° 3, 2003, p. 13.

de l'université, enseigné et analysé, mais on ne parvient plus à mobiliser les médias pour célébrer sa mémoire aussi facilement que dans les années 1970. Si à cette époque, selon la typologie de Boudrot, on pouvait encore considérer Michelet comme un « héros », à côté de sa stature d'« écrivain classique », celui-ci semble à la fin du xx^e siècle tendre de plus en plus vers la catégorie des « écrivains-mortels », qu'un entretien soutenu de sa mémoire par un cénacle de fidèles doit préserver de l'oubli.

Conclusion

C'est l'image d'un éclatement, qui reste de la réception de Michelet dans la deuxième moitié du xx^e siècle. À côté de l'inspirateur des *Annales* et de la nouvelle histoire examinée au chapitre précédent, apparaissent respectivement l'obsédé sexuel, le patient sujet aux migraines, le maquisard, le gaulliste et le soixante-huitard avant la lettre, le châtelain, l'inspirateur de téléfilms et de représentations théâtrales et l'objet d'une nouvelle étude littéraire spécialisée. Pour Viallaneix, Michelet reste d'abord un exemple moral, et en cela sa représentation de lui ne diffère pas tellement de celle des républicains de gouvernement à qui il reproche d'avoir officialisé la mémoire de l'écrivain, dont l'un des derniers exemples a été la sortie d'un timbre postal, en 1953, à l'effigie de Michelet.¹⁵⁶ En effet, Viallaneix a toujours voulu faire le pont entre le grand écrivain du xix^e siècle qu'il canonise au sein des institutions académiques et « l'avenir, notre avenir ».¹⁵⁷ Cependant, avec ses éditions monumentales de Michelet, il a plus réussi à créer une image de Michelet, auteur de gros volumes qu'on range parmi ses contemporains dans une bibliothèque spécialisée, qu'à donner de la durabilité à celle du prophète de la liberté. Tout bien pesé, l'épanouissement des études spécialisées de Michelet annonce la fin de l'époque de la réception publique. Malgré l'attention médiatique assez importante portée au centenaire de 1974, Barthes n'a pas totalement tort en alléguant que Michelet était passé de mode. Il a été, et c'est le moins qu'on puisse dire, un bon pronostiqueur.

Toutefois, il continue à y avoir des récurrences de Michelet dans l'espace public, quoique ce ne soit sans doute pas dans le sens espéré par Viallaneix. L'appropriation de Michelet par Malraux — personnage d'ailleurs très admiré par Viallaneix — comme précurseur gaulliste a préparé la voie à une image d'un

¹⁵⁶ Voir la base de données philatélique *Timbres de France* : <http://www.timbres-de-france.com/collection/pag41.php> (consulté le 2 juillet 2016). Il s'agit d'une série de timbres avec entre autres Saint Bernard, Jean-Philippe Rameau et le colonisateur du Maroc, le Maréchal Lyautey.

¹⁵⁷ Paul VIALLANEIX, « Michelet avec nous », *Combat*, 6 janvier 1972.

Michelet qui n'est ni de droite ni de gauche, mais qui transcende les partis pour être à la disposition de tous. Banalisé et amalgamé à sa représentation républicaine modérée héritée de la Troisième République, ce Michelet gaulliste fait partie d'un fonds de références plus ou moins vagues et pétrifiées auxquelles puisent les politiques de toutes tendances confondues pour étoffer leurs discours. Ainsi, son nom peut être évoqué aussi bien par Valéry Giscard d'Estaing, François Mitterrand, Jacques Chirac, Lionel Jospin, Jean-Pierre Chevènement et Jean-Marie Le Pen.¹⁵⁸ Moins fréquemment invoqué que Hugo, il égale plus ou moins la popularité de Tocqueville.¹⁵⁹ Les passages qu'on cite sont extrêmement limités : quelques mots sur l'Europe de l'*Introduction à l'histoire de France*, un peu sur Jeanne d'Arc et sur l'éducation, et surtout des passages glorifiant l'histoire nationale et la Révolution. Parmi toutes les appropriations politiques, qui s'excluent pourtant mutuellement, on ne fait plus l'effort de montrer les incohérences.

À cette réception politique se figeant s'oppose donc une réception littéraire de plus en plus affinée et spécialisée. La réception politique reste aussi dépendante de la littéraire, car la médiatisation de Michelet, l'entretien de sa mémoire par la presse et par des expositions, sont chaque fois nourris par le travail des michelétistes professionnels. C'est grâce à eux que le nom Michelet résonne encore et que sa référence dans le discours politique peut donc être comprise par les citoyens. L'ostentation d'une telle érudition historiographique par les politiques, aussi maigre qu'elle soit, serait tout simplement dépourvue de sens si le nom de Michelet n'éveillait plus aucun signe de reconnaissance chez le public. Sur ce point, la philologie fonctionne effectivement comme une « mnémotechnologie culturelle » indispensable à la « cultivation » de la mémoire d'un écrivain. Ann Rigney la considère même comme le dispositif « contre-amnésique » par excellence.¹⁶⁰ Au moment où la mémoire publique d'un écrivain tend à disparaître, les philologues prennent la relève comme des gardiens de la mémoire professionnels qui disposent de méthodes propres à réinterpréter des textes vieillissants afin d'y ressusciter la curiosité. Le cas de Michelet montre que c'est en

158 Comme le montre une rapide recherche dans la collection des discours politiques du portail de la Direction de l'information légale et administrative *Vie publique*, qui donne 105 résultats entre 1975 et 2016 pour le mot recherché « Michelet », d'où il faut cependant filtrer encore les quelques références à Edmond Michelet : <http://www.vie-publique.fr/discours/> (consulté le 2 juillet 2016). Cette collection n'est pas complète, surtout quand il s'agit des périodes antérieures à sa création en 2002, mais donne quand même une bonne impression de l'importance de l'usage de la référence michelétienne.

159 La recherche « Victor Hugo » donne 514 résultats de recherche non sélectionnés (état des choses du 2 juillet 2016) ; « Tocqueville » génère 147 résultats, mais un nombre considérable d'entre eux concerne la remise du prix annuel Tocqueville.

160 Ann RIGNEY, *The Afterlives of Walter Scott. Memory on the Move*, Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 225.

partie vrai. Les éditions des michelétistes garantissent la disponibilité de ses textes pour le jour où quelqu'un désirera les exhumer et leur enseignement assure la transmission du canon littéraire aux générations futures. Mais ce n'est que la moitié de l'histoire. Car, par leur opposition à l'instrumentalisation de la mémoire de Michelet et au processus de sélection inhérent à toute canonication, les philologues risquent de se démunir de moyens pour s'adresser au grand public. Les téléfilms des années 1970 n'ont pas pu empêcher qu'on ne lise guère les *Œuvres complètes*. C'est pourquoi, à partir de l'intervention de Barthes environ, l'étude de l'œuvre de Michelet et l'usage de son nom se sont progressivement dissociés. Au fur et à mesure que les michelétistes créent une image de Michelet complexe qui parfois va à l'encontre des modes et contre-carre l'instrumentalisation facile, ceux qui veulent s'associer à lui dans l'arène politique se bornent à une série limitée de références banales. C'est ainsi que les michelétistes, dans l'intention de sauvegarder l'écrivain du XIX^e siècle dans le canon littéraire de la nation, n'ont pas pu empêcher son passage progressif dans ce qu'Aleida Assmann appelle l'« archive » en ce qui concerne la vie publique, voire l'ont encouragé. On l'en sort encore régulièrement et l'époussette à l'occasion d'un discours de campagne électorale ou d'une commémoration officielle quelconque, mais seulement pour le vague souvenir attaché à son nom.